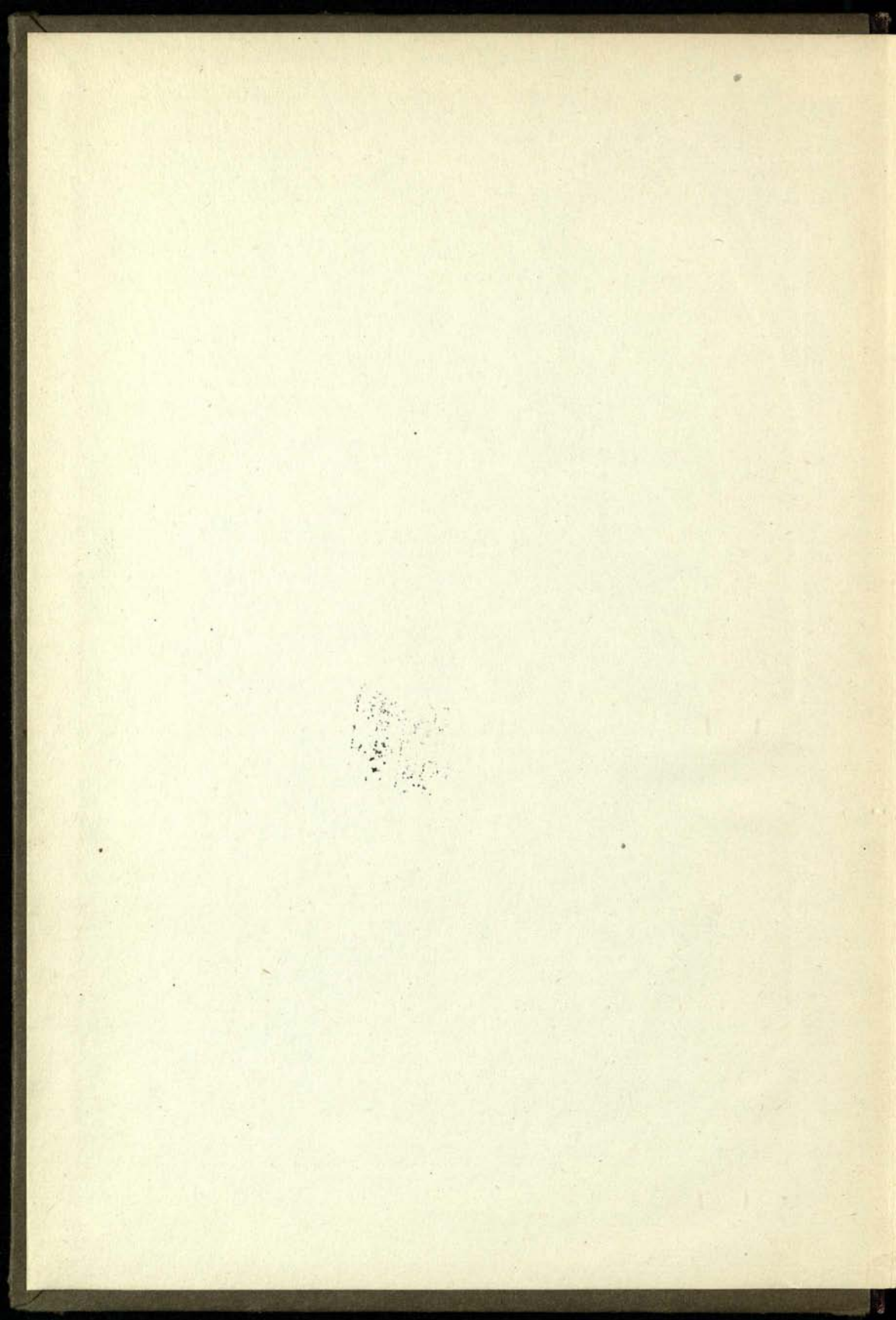


CROQUIS MONTREALAIS

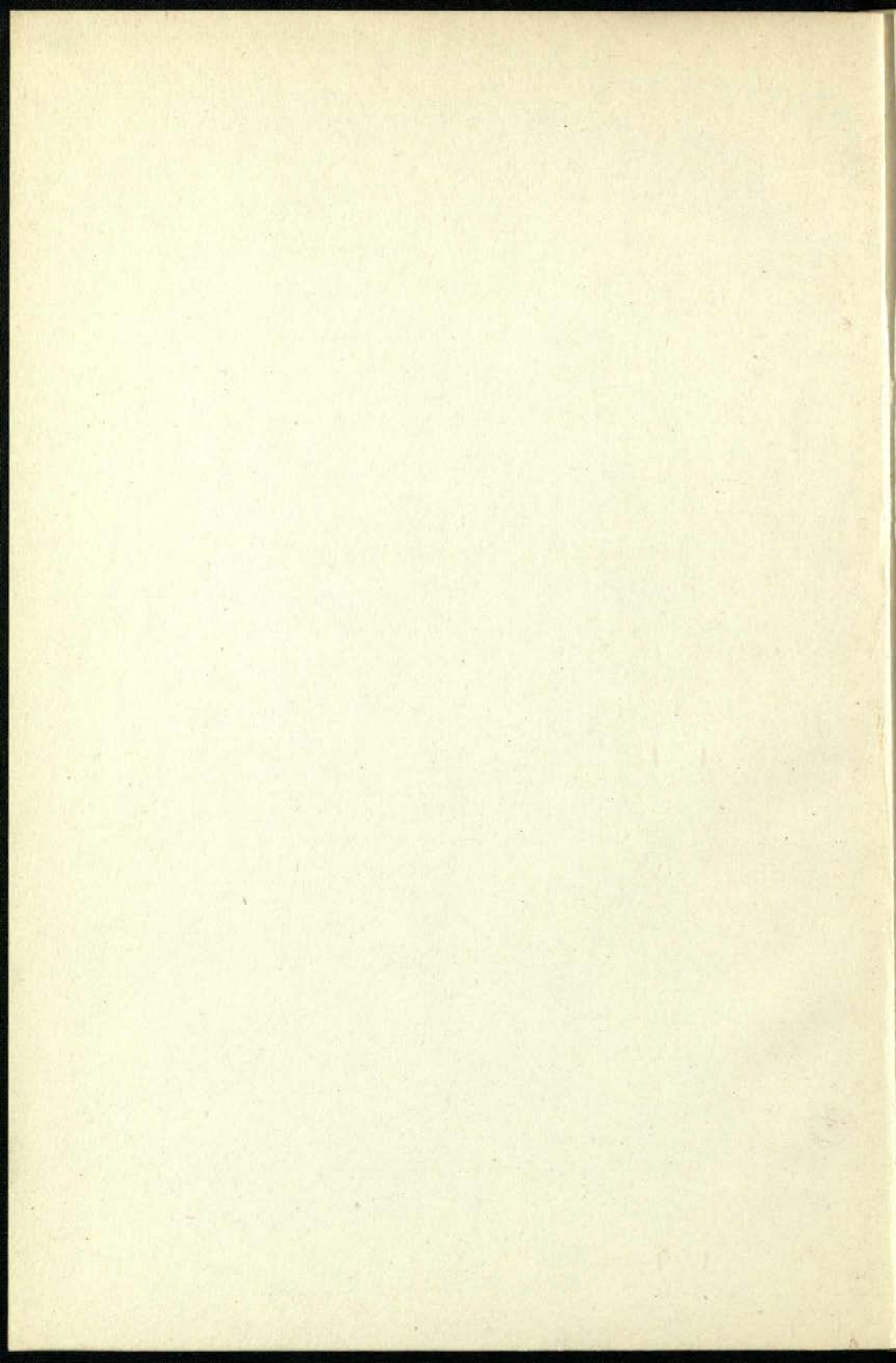


A M. l'abbé Olivier Maurant
hommage de l'auteur

Picot Morin

31 décembre 1929.





FLÂNERIES D'UN TOURISTE

Tirage de l'auteur

À CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

N° 23

(Q. S. D.)

FLÂNERIES
D'UN
TOURISTE

par

VICTOR MORIN, LL.D.

membre de la Société Royale du Canada

Première partie

“CROQUIS MONTRÉALAIS”

SOUTHAM PRESS
MONTREAL LIMITED
1929

Préface

COMME son titre l'indique, cet ouvrage s'adresse surtout au touriste, dans le but de lui faire connaître sous leur vrai jour l'histoire, la topographie et le développement du Canada, les coutumes et les traditions de ses habitants.

La première partie est consacrée à la région de Montréal avec le sous-titre "Croquis Montréalais"; une traduction anglaise, intitulée "Old Montreal, With Pen and Pencil", en a été faite par B. K. Sandwell et les illustrations en couleurs de Charles W. Simpson font honneur à ce talentueux artiste.

D'autres monographies suivront sur les régions de Québec, Trois-Rivières, la Gaspésie et autres endroits pittoresques de notre pays; leur réunion formera un cantique d'amour à la patrie canadienne.

CROQUIS MONTRÉALAIS

Texte par

VICTOR MORIN, LL.D.

Membre de la Société Royale du Canada

Illustrations de

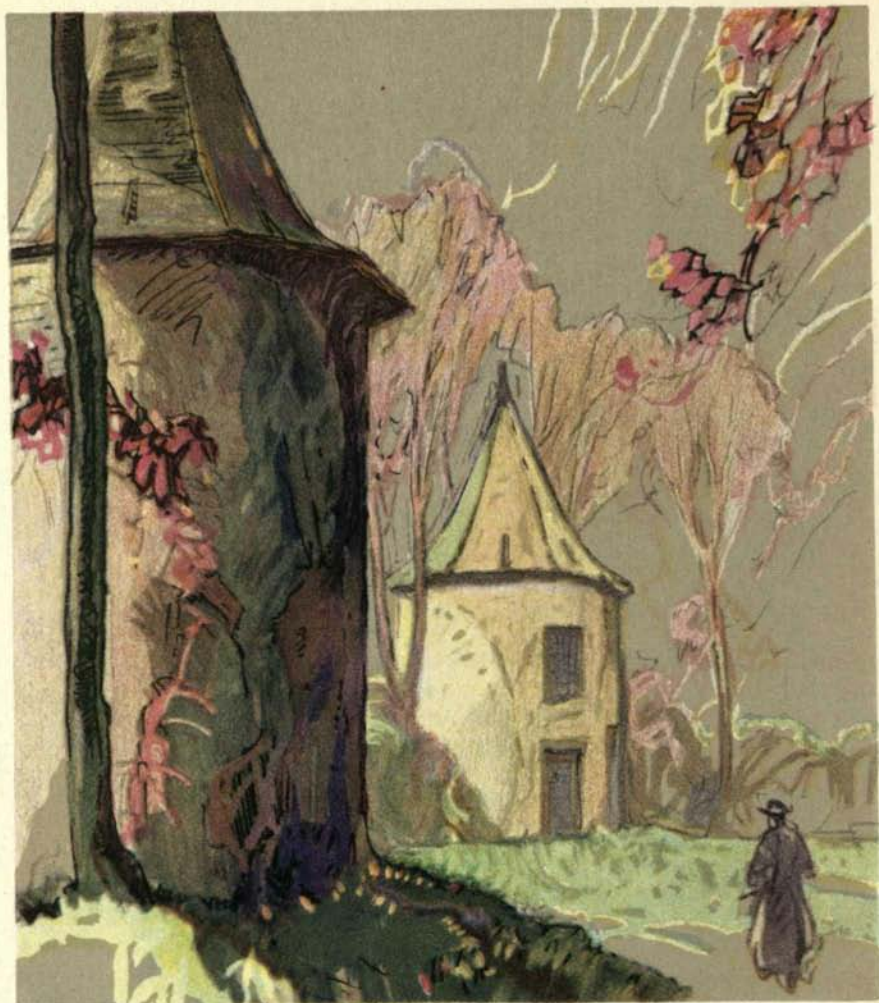
CHARLES W. SIMPSON, R.C.A.

Publié par le

PACIFIQUE CANADIEN

1929

DROITS D'AUTEUR RÉSERVÉS PAR
VICTOR MORIN, 1929



Charles Sempson

Les vieilles Tours

"... les toits pointus des deux tourelles qui formaient autrefois partie du 'Fort de la Montagne' ou 'Fort des Messieurs' de Saint-Sulpice."

CROQUIS MONTRÉALAIS

HISTOIRE OU LÉGENDE?



Il y avait une fois” . . .

Quel plaisir, lorsque nous entendions ces mots magiques, de nous grouper au coin du foyer pour écouter les récits de l'aïeul! La flamme dansante des bûches projetait nos ombres agrandies sur la muraille, et, en les suivant du regard, il nous semblait voir évoluer les bonnes fées, les géants mauvais, les guerriers redoutables et les belles princesses dans une fantasmagorie mystérieuse.

C'est une évocation non moins fascinatrice que nous apportent les relations des découvreurs, les exploits des soldats colonisateurs, les légendes des conteurs de notre pays; le surnaturel côtoie de si près la vérité historique qu'il est parfois difficile d'en faire la distinction et c'est pourquoi la simple lecture de l'histoire canadienne prend souvent l'allure d'une épopée. Les annales de la fondation et du développement de Montréal nous en fournissent de nombreux exemples.

Donc, “il y avait une fois” sous le ciel d'Amérique, un beau et grand pays couvert de forêts immenses, sillonné de fleuves limpides et majestueux, habité par des guerriers puissants qui vivaient en guerre continue avec leurs voisins. Or, un soir de mai 1642, quatre barques venaient accoster sur la rive du grand fleuve à l'entrée d'une petite rivière, site favorable à l'établissement d'une colonie. Cette flottille portait la fortune de Montréal; on y voyait Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, chargé d'établir ce poste avancé dans les solitudes du Nouveau-Monde, le Père Vimont, missionnaire jésuite, Jeanne Mance, jeune demoiselle de condition qui avait tout quitté pour se dévouer au soin des malades, Madame de la Peltrie, dont les oeuvres de bienfaisance ne se comptaient plus, M. du Piseau, qui voulait consacrer sa fortune à la fondation d'une colonie nouvelle, enfin cinquante-trois colons qui venaient jeter les bases d'un modeste établissement destiné à devenir la métropole du Canada. Les noms de ces pionniers sont conservés dans le bronze d'un monument commémoratif élevé par la Société Historique de Montréal sur la place d'Youville.

Le fort de Montréal est aussitôt construit. On n'a guère recours à la science de Vauban pour en établir les assises; il consiste en une simple enceinte de pieux aiguisés qui suffiront à protéger les maisons d'habitation, les magasins, la chapelle, l'hôpital et le corps-de-garde contre les attaques des sauvages. Mais à peine les travaux sont-ils terminés qu'un danger imprévu menace de tout détruire: dans la nuit de Noël, le niveau du fleuve commence à monter, l'eau atteint bientôt la porte du fort, et les habitants, isolés sur leur pointe de terre, sont destinés à périr, lorsque Maisonneuve, dans un acte de foi, fait vœu de planter une croix qu'il portera sur ses épaules jusqu'à la montagne si le Dieu Tout-Puissant épargne sa colonie naissante. Sa prière est exaucée, les eaux se retirent, et le 6 janvier 1643, le fondateur de Montréal, suivi de tout son peuple, accomplit sa promesse en plantant une croix

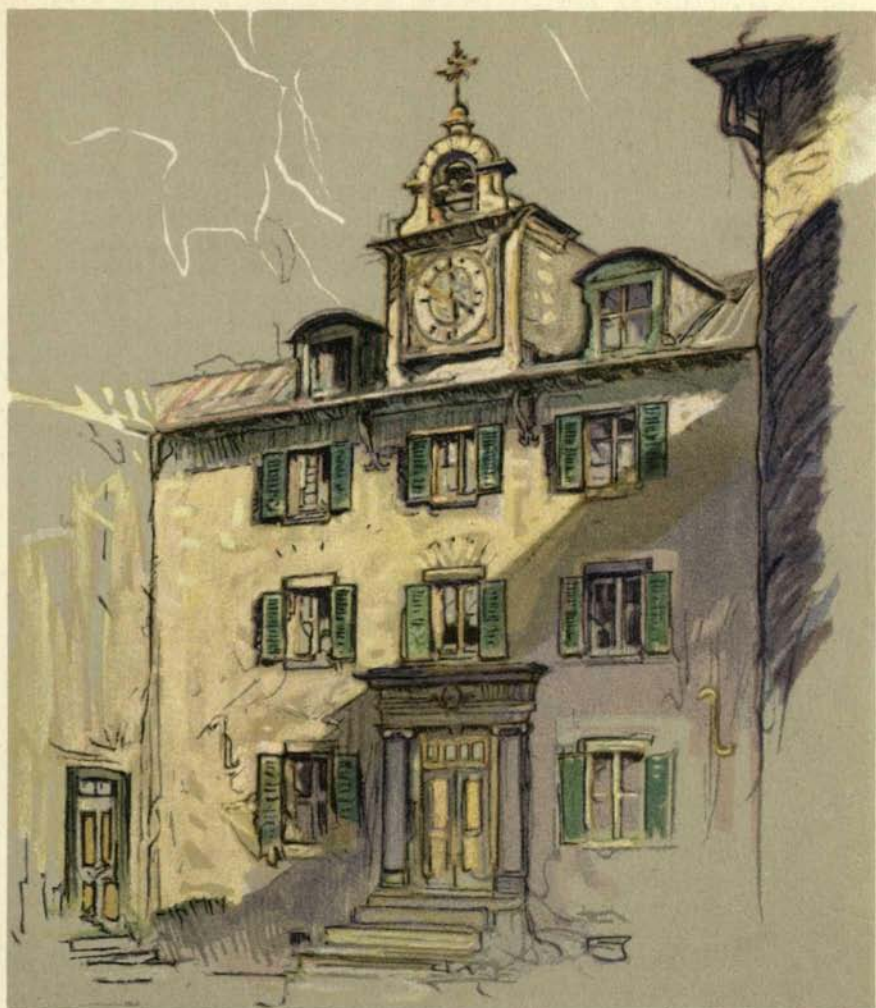
sur le versant du Mont-Royal. Lorsque la nuit s'étend sur les rues enfiévrées de la métropole, on voit aujourd'hui briller au sommet de la montagne une croix lumineuse qui semble se détacher dans les airs comme autrefois le labarum de Constantin; c'est le souvenir du geste pieux de Maisonneuve que la Société Saint-Jean-Baptiste rappelle aux hommes de notre génération.

AUX TEMPS HÉROÏQUES

Mais des dangers nouveaux se succèdent. Aujourd'hui c'est Maisonneuve qui, dans une sortie, abat un chef indien à l'endroit qu'on désignera sous le nom de "Place d'Armes" en mémoire de ce fait; demain ce sera Jean de Saint-Père dont les farouches Peaux-Rouges coupent la tête pour l'emporter comme un trophée dans leurs cantons, mais voilà qu'au milieu de la nuit, dit la légende, cette tête se met à leur parler dans leur langue, à leur reprocher leur férocité, et à prédire leur extermination, jusqu'à ce que, au comble de l'épouvante, ils se débarrassent de cette prophétesse de malheur en la jetant à l'eau. Les moissonneurs se rendent aux champs la faucille à la main et le fusil en bandoulière, car à chaque instant la figure hideuse d'un Iroquois surgit de la forêt voisine. Lambert Closse fait pourtant bonne garde et sa chienne Pilote, dressée à faire la chasse à l'Indien, élève également ses nichées sur le sentier de la guerre. C'est cet aspect de la vie primitive des habitants de Ville-Marie que le sculpteur Hébert a représenté aux angles du monument élevé à la gloire de Maisonneuve sur la Place d'Armes.

Un sacrifice héroïque devait cependant créer, sur l'esprit de ces peuplades féroces, une impression assez profonde pour les tenir en respect pendant longtemps. Au mois d'avril 1660, on apprit par des éclaireurs qu'une troupe de huit cents guerriers iroquois s'avançaient par la rivière Ottawa dans le but d'en finir avec cette petite colonie qui défiait toutes leurs attaques. Dollard des Ormeaux et seize compagnons forment le projet d'arrêter cette ruée, et, la main sur l'autel, ils font serment de périr jusqu'au dernier plutôt que de laisser passer l'ennemi. C'est dans une enceinte de pieux construite au pied des rapides du Long-Sault, à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Carillon, que la rencontre eut lieu, et pendant dix jours cette poignée d'hommes déterminés tint victorieusement tête aux assiégeants, se faisant tuer jusqu'au dernier pour le salut de la patrie. Grands admirateurs du courage et honteux d'avoir été tenus en échec par quelques "faces pâles", la troupe ennemie rebroussa chemin et la colonie put jouir de quelques années de repos.

Les hommes d'affaires qui courent aujourd'hui à la poursuite de la fortune autour des colonnes altières de la Banque de Montréal ou devant les tableaux des valeurs de bourse, s'arrêtent-ils parfois à songer qu'il y a à peine deux siècles il était imprudent de s'aventurer sur la rue Saint-Jacques à l'ouest de la rue McGill? Ont-ils conscience des sacrifices qu'ont exigés la fondation et le maintien des institutions dont ils jouissent paisiblement aujourd'hui? Et quand nous rencontrons, par les rues de la ville, un des rares descendants de ces peuples qui étaient autrefois les rois du sol canadien, mais qui, conscients de leur déchéance, frôlent craintivement les murs, gênés dans leurs habits européens, songeons-nous au malaise qu'une rencontre aussi inoffensive aurait provoqué chez nos ancêtres?



Charles S. Sempson

Le Vieux Séminaire

"Saluons d'abord, au coin sud de la Place d'Armes, cette antique demeure construite en 1685 avec les cailloux des champs; c'est la résidence des Messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs de l'île de Montréal et premiers curés de Ville-Marie."

LES LYS TOMBENT, LES ROSES FLEURISSENT

L'heure arrivait cependant où d'autres mains devaient recueillir la moisson préparée avec tant d'amour et de labeur;

Sic vos non vobis, nidificatis aves;

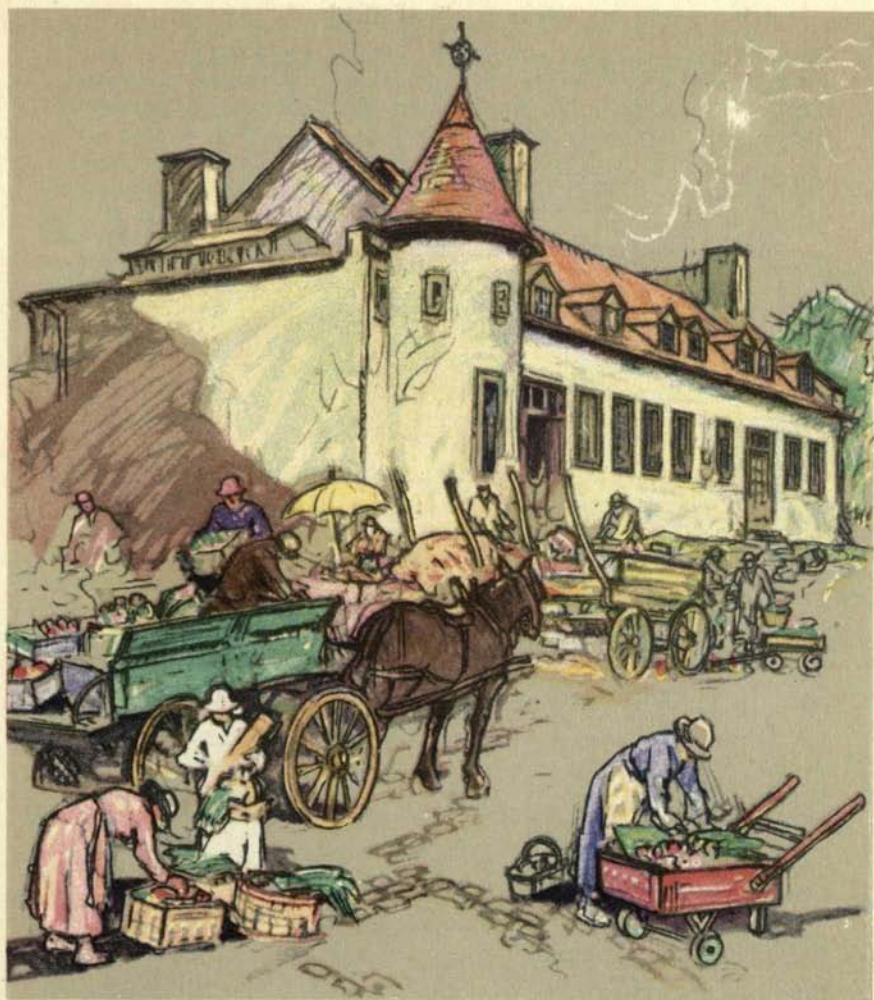
Sic vos non vobis, fertis aratra boves.

Déjà la bataille des Plaines d'Abraham avait livré Québec aux troupes anglaises. Cantonnés dans l'enceinte fortifiée de Montréal, le gouverneur de Vaudreuil, l'évêque Pontbriand, l'intendant Bigot, le général de Lévis avec ce qui restait de soldats disponibles, attendaient avec angoisse l'attaque des généraux Amherst et Murray qui s'avançaient à la tête d'une troupe formidable. Devant l'espoir évanoui de tout secours du dehors, le gouverneur fit hisser le drapeau blanc sur ce dernier poste français du Canada, et la légende nous dit encore ici que le brave Lévis, s'étant retiré avec ses troupes sur l'île Sainte-Hélène, voulut s'épargner la douleur de livrer à l'ennemi les drapeaux victorieux de Sainte-Foye. Par une nuit sombre comme le deuil qui étreignait son âme, au son des trompettes gémissantes et des tambours qui battaient l'adieu suprême, il les brûla pour que leurs cendres restassent au moins dans ce sol héroïque de la Nouvelle-France.

Le Canada devenait donc possession anglaise, mais sa nouvelle allégeance devait être bientôt mise à l'épreuve. A peine quinze années s'étaient-elles écoulées, que les colonies du sud proclamaient leur indépendance sous le nom d'Etats-Unis d'Amérique et cherchaient à entraîner les nouveaux sujets du roi dans leur révolte contre la couronne britannique. L'astucieux Benjamin Franklin, accompagné des commissaires Chase et Carroll et escorté d'une troupe nombreuse, vint établir ses quartiers-généraux à Montréal et fit inonder les campagnes de proclamations invitant les habitants à faire cause commune avec les insurgés. Ce fut peine perdue; les Canadiens avaient appris des preux de France le respect de l'autorité légitimement constituée et ils restèrent fidèles à leur serment; Montgomery fut tué sous les murs de Québec et les généraux Arnold et Wooster se retirèrent avec les envahisseurs.

A partir de cette époque, le Canada prépare son ascension vers les sommets. Ses institutions parlementaires, ses journaux, ses hommes d'affaires, ses littérateurs développent à la fois ses ressources matérielles et intellectuelles. De 60,000 à l'époque de la cession, sa population monte aujourd'hui à 10,000,000, et, suivant l'expression d'un grand homme d'Etat, "si le XIXe siècle a été par excellence celui des Etats-Unis, le XXe sera le siècle du Canada." Montréal est devenu l'un des principaux ports maritimes de l'univers; il centralise le commerce du blé que l'Ouest canadien, grenier du monde, vient emmagasiner dans ses vastes entrepôts, et les vapeurs océaniques, descendant le Saint-Laurent sur un parcours de mille milles entre les villages qui piquent de leurs clochers d'argent les prairies vertes et les champs dorés, vont en faire la distribution aux quatre coins du monde.

Mais au milieu des gratte-ciel modernes où toute une population s'agite et bourdonne, que reste-t-il de la colonie d'antan? Socialement, il reste tout un peuple qui a gardé la tradition de ses fières origines, qui a conservé sa langue, sa foi, ses institutions, le culte de ses ancêtres, et qui forme véritablement une France Nouvelle, mais loyale quand même à son souverain; c'est



Charles J. Simpson

Le Château de Ramezay

“Messire Claude de Ramezay construisit en 1705 le ‘Château’ qu’aucun touriste ne manque aujourd’hui de visiter sur la rue Notre-Dame, en face de l’Hôtel de Ville.”

un anneau, d'un métal différent mais également précieux, de cette chaîne ininterrompue qui forme aujourd'hui l'empire britannique. Matériellement, il reste à peine quelques édifices que des mains pieuses ont jusqu'ici soustraits à la pioche du démolisseur; empressons-nous de leur rendre hommage avant qu'ils soient tous disparus!

TÉMOINS D'UN AUTRE ÂGE

Saluons d'abord, au coin sud de la Place d'Armes, cette antique demeure construite en 1685, avec les cailloux des champs, derrière un mur qui l'isole des bruits de la rue et surmontée d'une vieille horloge dont les timbres découverts n'ont cessé de sonner l'heure que depuis un quart de siècle; c'est la résidence des Messieurs de Saint-Sulpice, seigneurs de l'Île de Montréal et premiers curés de Ville-Marie, qui construisirent également, sur le versant de la montagne, le "Fort des Messieurs" qu'ils occupaient à la fois comme résidence de campagne et place fortifiée pour la protection de la bourgade indienne récemment évangélisée.

Ayant salué les seigneurs du lieu, il conviendra d'aller présenter nos hommages au gouverneur de la ville, Messire Claude de Ramezay qui construisit en 1705 le "Château" qu'aucun touriste ne manque aujourd'hui de visiter sur la rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel de Ville. Pour y arriver, il nous faut passer au milieu des maraîchers qui discutent le prix de leurs légumes et des commères qui font l'inventaire de leurs emplettes potagères, car le marché Bonsecours, dont on aperçoit le dôme au bas de la rue Saint-Claude, déverse le trop plein de sa clientèle sur les rues avoisinantes. Cette demeure antique est simple et imposante à la fois; ses assises en maçonnerie forment une double voûte longitudinale qui pourrait supporter facilement la charge des dix étages de nos maisons modernes, et ses poutres recouvertes de dalles en pierre la plaçaient déjà dans la catégorie des édifices à l'épreuve du feu; ses immenses cheminées, sa toiture inclinée, ses grandes fenêtres à petits carreaux lui donnent ce cachet ancien qui plaît aux amateurs du beau, mais il faut observer que les tourelles, de construction récente, sont d'un style tout différent bien qu'elles forment un ensemble harmonieux avec le reste de l'édifice.

Entrons au Château; les gouverneurs ont cessé de l'occuper depuis l'incendie révolutionnaire de l'édifice du parlement en 1849 qui, du même coup, a détruit une magnifique bibliothèque et a privé notre ville du siège du gouvernement. Après avoir accueilli successivement l'École Normale, les cours de justice et l'université, le Château de Ramezay est aujourd'hui occupé par la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal qui en a fait un musée d'histoire canadienne où elle recueille tout ce qui nous rappelle le passé. La municipalité vient d'en passer titre à cette société qui s'est empressée de le faire classer par la Commission des Monuments Historiques; c'est donc l'endroit tout désigné pour évoquer les vieux souvenirs.

Dès l'entrée, nous éprouvons un saisissement; les murs de la grande salle d'honneur sont couverts de portraits des personnages célèbres de l'histoire canadienne qui nous regardent, soit sévèrement soit avec bienveillance, du haut de leurs cadres dorés. Leurs perruques poudrées, les armures, les uniformes et les décorations dont ils sont couverts nous inspirent le respect, et

c'est à voix basse que nous évoquons leurs noms et le rôle qu'ils ont joué. Les gouverneurs, les évêques, les intendants, les généraux voisinent avec les découvreurs, les missionnaires, les hommes d'état, les écrivains, les fondateurs de villes et d'institutions. Dans les autres pièces se voient les objets qui se rattachent à cette époque lointaine: armes, meubles, vêtements, parures et parchemins qui attestent leur haut lignage; au sous-sol, dans les cuisines qui semblent faites en prévision de festins pantagruéliques se trouvent les métiers à tisser, les rouets, les huches, les barattes, alors que les plats d'étain bien astiqués et soigneusement alignés au mur nous donnent l'impression d'une maison bien tenue.

Il ne faut pas nous attarder cependant si nous voulons terminer notre tour de ville avant la sonnerie du couvre-feu, car c'est à neuf heures précises que le guet moyenâgeux parcourait les rues en enjoignant à tous les citoyens de réintégrer leurs demeures, de fermer les volets, et d'éteindre les feux.

PÈLERINAGE HISTORIQUE

Nos visites officielles étant terminées, nous sommes maintenant libres d'accomplir le pèlerinage historique de la fondation et du développement de Ville-Marie en évoquant le souvenir des ancêtres sur les lieux qui furent témoins de leurs activités. Rendons-nous à la place d'Youville que nos pères devaient traverser en canot, car la petite rivière Saint-Pierre passe à cet endroit, mais elle a été canalisée et coule aujourd'hui en dessous de la rue. C'est ici le berceau de Montréal; nous sommes devant l'emplacement du fort construit par Maisonneuve et actuellement occupé par un édifice en triangle servant à l'administration fédérale; à droite, l'Hôpital Général des Soeurs Grises est remplacé par de tristes entrepôts, tandis qu'à gauche la Place du Marché donne asile aux bureaux de l'accise.

Quelles transformations cet endroit n'a-t-il pas subies au cours des deux siècles derniers! C'était autrefois le centre officiel de la ville; on venait y échanger les produits du sol pour des marchandises; on venait y colporter les nouvelles du jour, écouter les proclamations du gouverneur, les ordonnances de l'intendant; parfois un criminel condamné au pilori ou à la torture du "cheval de bois" s'y voyait exposé aux moqueries de la foule; plus tard, on venait y attendre l'arrivée des bateaux, car le fleuve offrait ici un endroit favorable au mouillage; les messieurs cossus qui fondèrent le commerce maritime de la métropole canadienne s'y donnaient rendez-vous, accompagnés de belles dames dont les robes de soie brochée se gonflaient sur des crinolines et dont les épaules étaient couvertes de cachemires précieux. Aujourd'hui, les maigres pelouses foulées aux pieds et les arbres chétifs qui vivotent encore ne reçoivent guère que la visite éventuelle d'un marin décaqué qui se rend au refuge voisin. *Sic transit!*

La rue Saint-Paul est ainsi nommée en l'honneur du fondateur de la ville, Paul de Chomedey de Maisonneuve, dont le château se voyait jusqu'en 1852 sur le côté nord de la Place du Marché; plus loin l'Hôtel-Dieu, fondé par Jeanne Mance en 1644, élevait sa modeste façade au coin de la rue Saint-Sulpice. Nous montons par cette rue, qui s'appelait alors Saint-Joseph et qui fut témoin des ébats d'Iberville, de Bienville, de Jeanne Le Ber dont les parents habitaient ici, et, longeant le mur de l'imposante église Notre-

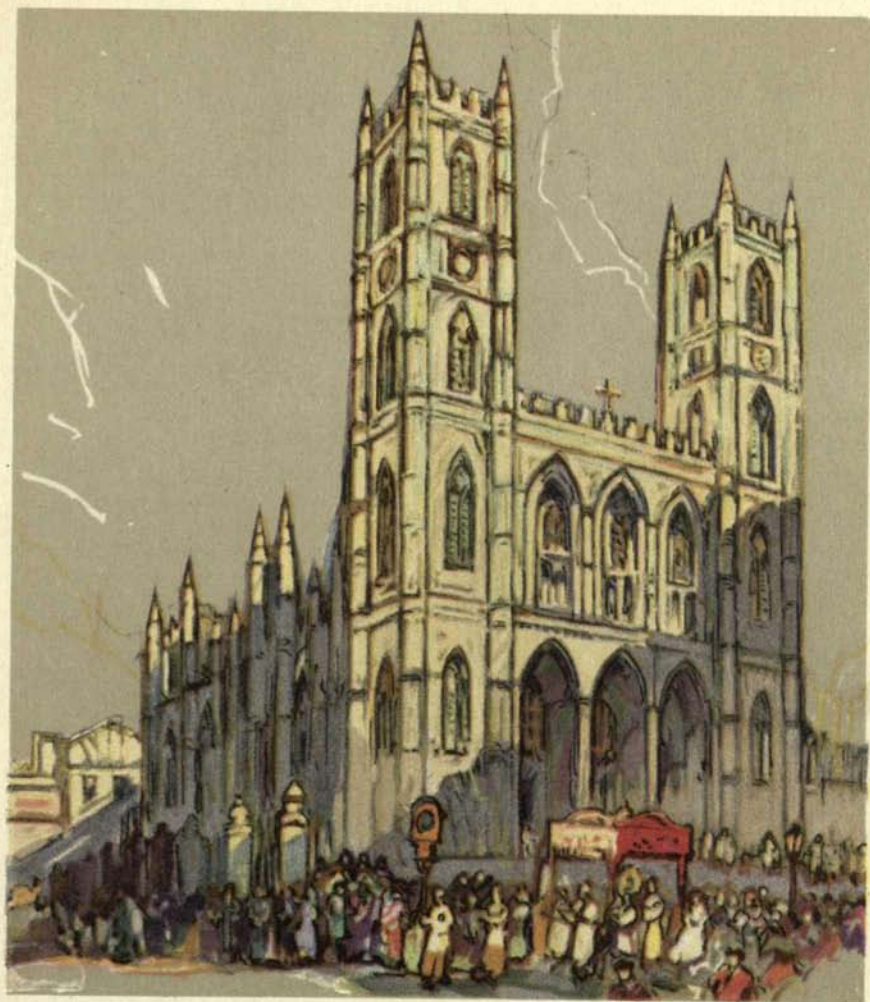
Dame, nous débouchons à la Place d'Armes où nous saluons chapeau bas le fondateur de cette ville, fièrement campé sur son socle de granit et déployant l'étendard qui prend possession du sol. Cette place a également subi de profondes transformations: forêt inculte à l'époque du fait d'armes de Maisonneuve, site de l'ancienne église paroissiale de 1672 dont le portique était dans l'axe de la rue Notre-Dame avec son campanile et le grand puits Gadoys où chacun venait faire sa provision d'eau, plus tard jardin public avec de beaux arbres et des pelouses entourées d'une clôture antique en fer ouvragé, on a paru se lasser de ce coin de fraîcheur au centre de la vie enfiévrée des affaires et, sous l'impulsion d'une malheureuse inspiration, nos administrateurs ont un jour rasé toute cette verdure pour y substituer un carré d'asphalte servant aux correspondances de tramways!

Le café Dillon occupait l'angle ouest de ce square historique. Il fut surtout célèbre par les diners plantureux de la "Coterie du Castor" ou *Beaver Club*, association de richissimes trafiquants de fourrures qui n'étaient cependant admis à en faire partie qu'après avoir prouvé leur endurance par un voyage en canot au pays des sauvages où se faisait la traite. Ces hardis voyageurs étaient également d'intrépides buveurs si nous pouvons en juger par la note des vins consommés dans un diner de 36 couverts; elle est extraite des registres de la société à la date du 24 décembre 1808. Oyez et voilez-vous la face, pudiques prohibitionnistes américains: 40 bouteilles de vin de Madère, 12 bouteilles de vin d'Oporto, 14 bouteilles de "porter," 8 pintes de bière et 6 pintes de cidre; quelques convives n'ayant pu satisfaire leur appétit, le maître d'hôtel servit en outre huit soupers avec "toddy" à l'eau-de-vie et vin miellé, et, comme c'était un digne officier, très soigneux des biens du club, il inscrivit impitoyablement sur l'addition 8 shillings et 9 pence pour "verres brisés" Il est vrai que c'était la veille de Noël!

FINANCE ET CULTE

Un portique corinthien élève ses colonnes cannelées et son fronton orné des attributs du commerce et de la finance au nord de la place, sur le niveau de la rue St-Jacques; c'est la Banque de Montréal qui compte parmi les fortes institutions financières du monde. Les numismates se disputent à coups de dollars les pièces de cuivre qui représentent l'angle de son ancien édifice au coin des rues Saint-Jacques et Saint-François-Xavier, de même que ses billets d'un dollar qui n'ont plus cours de circulation mais dont la valeur est, pour cette raison, d'autant plus grande aux yeux des collectionneurs. Les actions de cette banque se trouvent rarement sur le marché et les acheteurs en offrent des prix considérables; il en est d'ailleurs ainsi de sa rivale la Banque Royale du Canada qui lance orgueilleusement dans les airs son quadrilatère à vingt-deux étages. Celle-ci s'impose à notre attention comme un colosse puissant, tandis que l'autre nous attire comme un bijou précieux.

Mais voici que, de l'autre côté de la Place d'Armes, une procession religieuse s'avance dans la fumée des encensoirs en faisant claquer ses bannières au vent et en chantant des hymnes à la gloire de Jésus-Hostie. Elle sort de l'église Notre-Dame pour aller par les rues de la ville bénir les demeures et leurs habitants comme elle le faisait il y a trois siècles. Les tours carrées de cette basilique érigée en 1829 pour remplacer la vieille église de 1672 ont la même hauteur que celles de Notre-Dame de Paris;



Charles J. Sempster

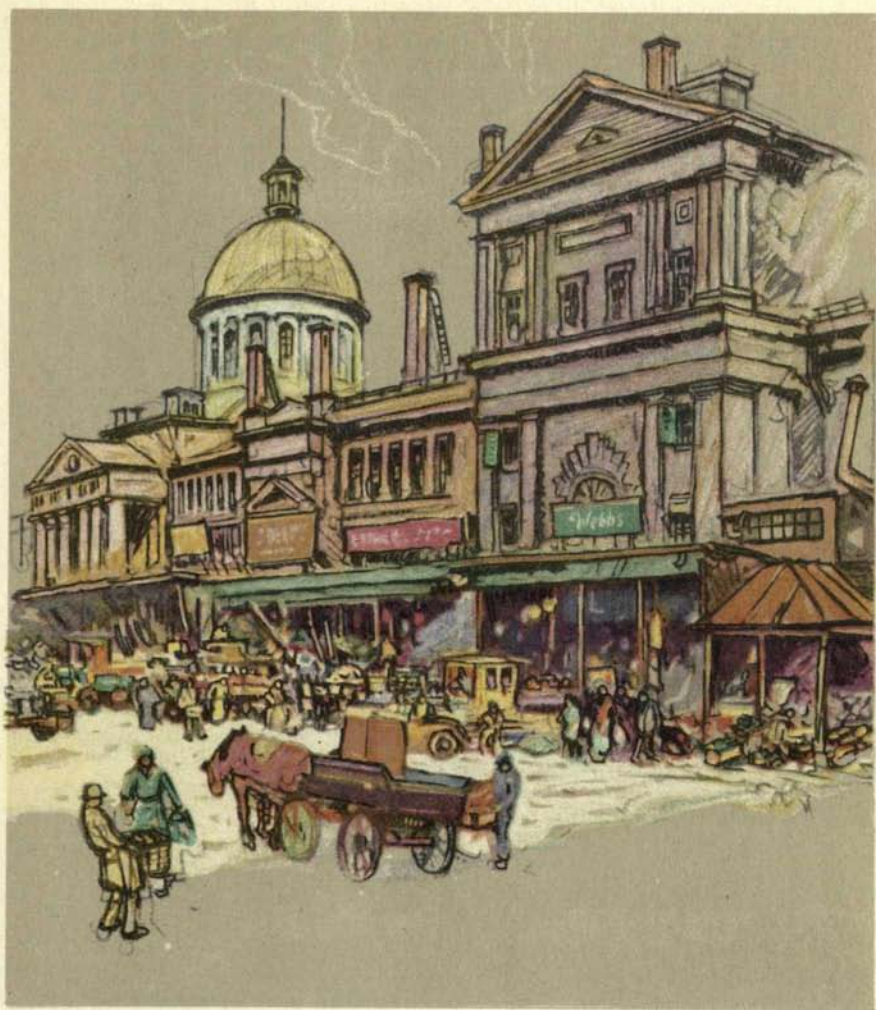
L'Église Notre-Dame

“Mais voici que, de l'autre côté de la Place d'Armes, une procession religieuse s'avance dans la fumée des encensoirs en faisant claquer ses bannières au vent et en chantant des hymnes à la gloire de Jésus-Hostie. Elle sort de l'église Notre-Dame.”

elles ont servi longtemps de point de repère à toute la région avoisinante, mais elles sont aujourd'hui enfoncées dans l'ombre des élévateurs du port et des gratte-ciel qui les environnent. Pénétrons à l'intérieur et admirons sa vaste nef et ses jubés où dix mille auditeurs peuvent entendre les prédications des orateurs les plus réputés de France en temps de carême, ses colonnes en faisceaux qui s'épanouissent dans une voûte d'azur constellée d'étoiles d'or, son autel symbolique et son chœur gothique flamboyant, ses sculptures sur bois, sa décoration polychrome, seule de ce genre en Amérique, et, tout au fond, la délicieuse chapelle du Sacré-Coeur. S'il était permis de pénétrer dans ses voûtes, nous y verrions des vases sacrés en or sertis de pierres précieuses, dons des rois de France, des ornements d'autels, des chasubles brodées avec un art merveilleux par Jeanne Le Ber, recluse volontaire pendant vingt ans derrière la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Mais ces trésors ne sont pas accessibles aux visiteurs, et, par mesure de précaution contre l'incendie, on a de plus supprimé l'ascension des tours qui permettait autrefois de jouir du panorama de la ville immense et de voir le *Gros Bourdon*, cloche monstre du poids de 24,780 livres, dont la voix *bourdonnante* se fait entendre à vingt milles de distance.

Reprenons notre route par la rue Notre-Dame. Au coin de la rue Saint-Sulpice habitait Duluth dont la mémoire est gardée au Minnesota par une ville et ici par un gratte-ciel; plus loin, Cadillac de La Mothe, fondateur de la ville de Détroit, demeurait au coin de la rue Saint-Laurent, tandis qu'un autre explorateur, Cavalier de La Salle, était logé au coin des rues Saint-Pierre et Saint-Paul. Les édifices de l'époque ont disparu; il ne reste que les tablettes de marbre posées par les soins de la Société d'Archéologie qui marquent encore ces sites historiques. Il en est ainsi de la vieille cathédrale anglaise qui s'étendait de la rue Notre-Dame à la rue Saint-Jacques et qui fut reconstruite en pur style gothique sur la rue Sainte-Catherine entre les rues de l'Université et de l'Union; du couvent des Soeurs de la Congrégation au coin des rues Saint-Jean-Baptiste et Saint-Paul, transporté rue Sherbrooke ouest entre les rues Atwater et Wood; de l'église de Notre-Dame de Pitié construite dans l'enclave du terrain des bonnes religieuses et à laquelle on avait accès par une porte cochère ouvrant sur la rue Notre-Dame, ainsi que de la petite chapelle de Notre-Dame de la Victoire, érigée sur le même terrain en actions de grâces du salut de la colonie par la destruction de la flotte de l'amiral Walker en 1711. Tout est disparu sous la marée montante de l'utilitarisme.

Nous arrivons au nouveau Palais de Justice dont la frise porte l'inscription latine: "*Frustra legis auxilium quaerit qui in legem committit*", ce qui pourrait se traduire, en langage biblique, par la sentence bien connue: "Que celui qui est sans péché jette la première pierre." C'est un bel hôtel de style moderne qu'on devrait dégager des maisons qui l'enserrent, surtout la façade en bordure de la rue. L'ancien palais, qui occupe le site du monastère et de la chapelle des Jésuites sous le régime français, est en face, et les deux immeubles communiquent par un tunnel creusé sous la rue; c'était aussi un bel édifice à l'origine, mais les transformations qu'on lui a fait subir pour répondre aux besoins grandissants de l'administration judiciaire en ont fait une horreur. Les plaques commémoratives de la Commission des Monuments Historiques et celle de la Société d'Archéologie nous apprennent que le Père jésuite Charlevoix écrivit ici son histoire de la Nouvelle-



Charles S. Supton

Le Marché Bonsecours

"Il est intéressant d'observer les types des 'habitants' qui viennent y vendre les produits de leurs fermes."

France, publiée en 1744. Plus loin l'Hôtel de Ville, élégamment restauré en 1925, s'élève sur l'emplacement du jardin des Jésuites en face du Château de Ramezay, et, derrière ces deux édifices, s'étend le Champ de Mars destiné aux manoeuvres militaires, mais qui sert habituellement de poste de stationnement pour les automobiles.

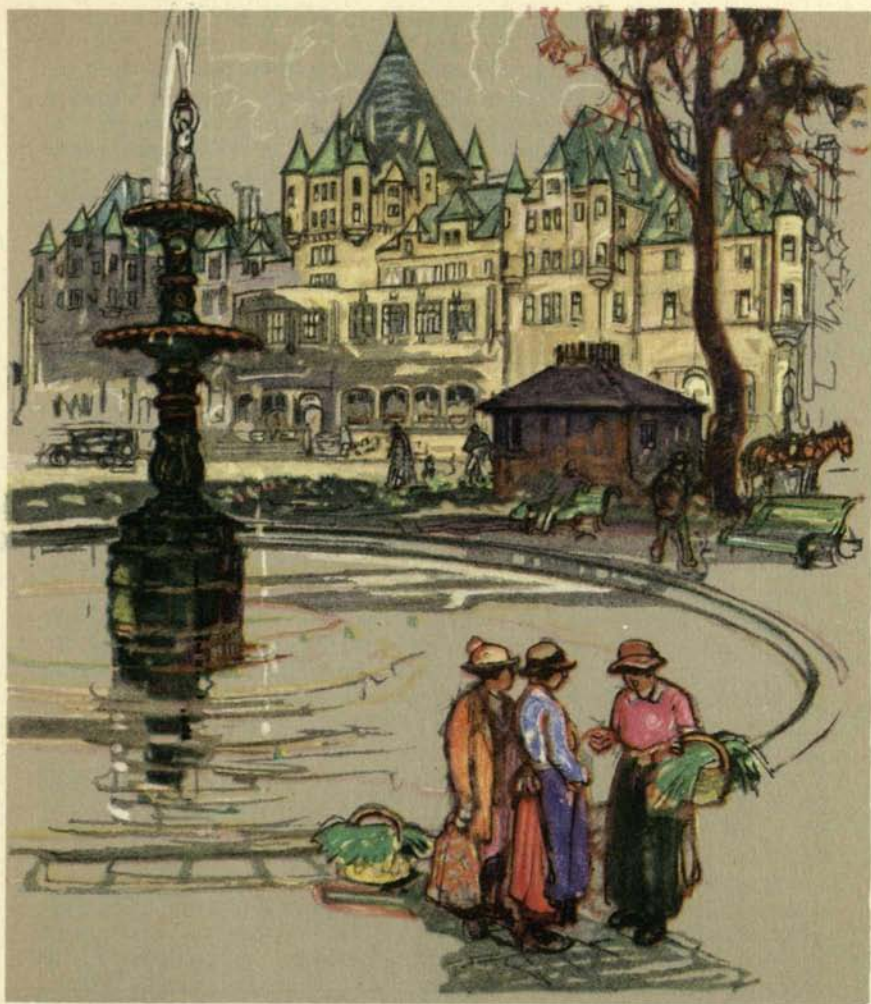
GRANDEUR ET DÉCADENCE

Nous sommes arrivés à la Place Jacques-Cartier, dominée par un monument érigé à la gloire de l'amiral Nelson, sur le modèle de celui de Trafalgar Square à Londres. Cette place présente une scène animée les mardis et vendredis, car c'est principalement ici que se porte l'excédent de clientèle du marché Bonsecours. Il est intéressant d'observer les types des "habitants" qui viennent y vendre les produits de leurs fermes, depuis le tabac, les légumes, les animaux de basse-cour et les fruits, jusqu'aux objets d'industrie domestique, et surtout d'entendre l'échange des observations qui se font dans ce langage imagé du terroir canadien où l'on retrouve l'accent traînant du Normand.

C'est ici que s'élevait, il y a deux cents ans, le château de Monsieur le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, dont les jardins s'étendaient vers la rue Notre-Dame, et qui avait accès au fleuve par une porte aménagée dans le mur des fortifications, tandis qu'à l'extrémité est du marché Bonsecours, au coin de la rue Saint-Victor, le palais de l'Intendance s'animait de fêtes somptueuses lorsque les besoins de l'administration amenaient ce personnage important à Montréal. Les chroniques du temps nous ont conservé le récit des voyages fastueux de l'intendant Bigot et de sa suite, qui se faisaient en voiture de Québec à Montréal avec relais chez les principaux seigneurs échelonnés sur la route, mais nous n'avons pas ici le temps de les relater. Notons seulement que tout ce faste est aujourd'hui remplacé par la clientèle ordinaire des halles.

Bonsecours! C'est un marché, mais il a emprunté son nom à la vieille chapelle construite par Marguerite Bourgeoys en 1657, et qu'il semble vouloir écraser de sa masse mercantile. (Dès les temps bibliques, les vendeurs se tenaient aussi aux portes du Temple!) Bonsecours! C'est, pardessus tout, l'Etoile de la Mer qui accueille les matelots dès leur arrivée au port. C'est le sanctuaire où ils viendront remercier leur protectrice de son "bon secours" dans leurs voyages périlleux, et suspendre à la voûte les *ex-voto* qu'ils auront promis à l'heure du danger. A la suite des transformations prétextueuses qui ont enlaidi ce pieux édifice en 1885, il ne reste guère que ces témoignages naïfs de la foi populaire qui soient intéressants et la statue de Marie qui bénit les marins au départ et les accueille au retour. Combien plus pittoresque était la simple chapelle d'autrefois avec les petites boutiques adossées à son mur en marge de la rue Saint-Victor et son campanile ajouré du dix-septième siècle! Cependant le visiteur y est toujours bienvenu, et l'inscription placée au-dessus de la porte d'entrée lui en fait une invitation permanente:

*"Si l'amour de Marie
Dans ton coeur est gravé,
En passant ne t'oublie
De lui dire un Ave."*



Charles S. Sempson

L'Hôtel de la Place Viger

"L'hôtel de la Place Viger est tout près; c'est ce château aux tourelles pointues qui sert en même temps de gare aux convois de la compagnie du Pacifique Canadien."

Nous terminerons ici notre visite du "vieux Montréal," et, comme cet itinéraire nous a fait parcourir une assez longue distance et revivre l'histoire de plus de deux siècles, nous sentons le besoin de nous restaurer quelque peu. L'hôtel de la Place Viger est tout près; c'est ce château aux tourelles pointues qui sert en même temps de gare aux convois de la compagnie du Pacifique Canadien, dont le réseau de chemin de fer traverse le continent et dont les palais flottants sillonnent les deux océans qui le baignent. Installons-nous sur la terrasse vitrée qui domine le jardin Viger; nous y passerons une heure délicieuse à siroter une glace en nous laissant bercer aux accords d'une musique harmonieuse. Les oiseaux chantent dans les arbres séculaires; un jet d'eau s'évertue à faire déborder ses vasques pleureuses; des matrones alourdies déposent un instant leurs paniers remplis de provisions; des flâneurs fument leurs pipes sur le bout d'un banc, et des couples passent lentement en se disant des choses exquises . . . que nous comprenons sans les entendre.



UN PEU D'ETHNOGRAPHIE

Toute attrayante que soit l'histoire des origines de Montréal, il ne faut pourtant pas s'y éterniser, car nous avons beaucoup à voir dans la ville moderne qui s'étend sur une superficie de cinquante milles et dont la population d'un million se distribue du Saint-Laurent à la rivière des Prairies; aussi est-ce en automobile que nous parcourons ses artères principales, sauf à prendre une victoria pour l'ascension du Mont-Royal, car on a eu, jusqu'à ce jour, le bon esprit de ne pas laisser profaner ce temple de la nature par les ronflements tapageurs des mécaniques modernes.

La population de la ville se partage ethniquement son territoire; les descendants de la race française, qui comptent pour les deux tiers, se trouvent en plus grand nombre dans la partie est et au nord du Mont-Royal, tandis que ceux de langue anglaise en occupent la partie ouest, et que le commerce et l'industrie se groupent principalement dans le sud; les races cosmopolites, au nombre d'une centaine de mille, forment une sorte de zone neutre entre l'est et l'ouest. Ainsi, le touriste qui part de son hôtel de la rue Peel pour magasiner sur la rue Sainte-Catherine se trouve-t-il tout d'abord en pleine physionomie des magasins de Londres ou de New York avec leurs multiples articles du bon faiseur dont les prix s'harmonisent avec les bourses gonflées d'une clientèle choisie; s'avancant vers l'est, il pourra bientôt marchander interminablement en yiddish, en anglais ou en français (car le boutiquier cosmopolite du centre est polyglotte) et causer la "ruine" de plus d'un commerce florissant en achetant de la camelote "au-dessous du prix coûtant," pour tomber enfin en pleins magasins du "Bon-Marché" ou des "Galeries Lafayette" et entendre le bagout des boulevards, s'il pousse une pointe jusqu'à l'extrême est. Mais réservons plutôt nos emplettes pour un jour de pluie, et profitons du beau soleil pour faire un tour de ville.

Partant de notre oasis de la Place Viger, nous remonterons les rues Saint-Denis ou Saint-Hubert pour saluer au passage les divers édifices de l'Université de Montréal: l'École des Hautes Etudes Commerciales, les facultés de Droit et de Médecine, l'École Polytechnique, celles de la Chirurgie Dentaire, de la Médecine Vétérinaire (qui décline fatidiquement, sous la poussée irrésistible des moteurs à essence) et de la Pharmacie, qui sont distribuées sur ces deux rues en attendant leur réunion dans l'imposant édifice du versant nord-ouest du Mont-Royal. Cette université est française et catholique; elle groupe douze facultés et écoles supérieures qui comptent 3,000 étudiants et dix séminaires ou collèges classiques donnant l'éducation à 4,000 élèves dans la région de Montréal, tandis que l'université McGill, protestante et de langue anglaise, compte dix facultés ou écoles et reçoit les étudiants des deux sexes gradués des écoles secondaires; elle doit sa fondation à la générosité de l'Honorable James McGill et distribue ses édifices autour d'un superbe "campus" sur la rue Sherbrooke ouest, accueillant les étudiants américains en nombre presque aussi grand que les canadiens, surtout à ses cours de langue française pendant l'été. Une troisième université, fondée à Québec par Monseigneur de Laval en 1663, étend son enseignement catholique et français aux collèges classiques établis autour d'elle jusqu'à la région des Trois-Rivières.

Nous laissons à droite l'église Saint-Jacques dont la flèche élégante lance à trois cents pieds dans les airs sa croix latine surmontée du coq gaulois, et

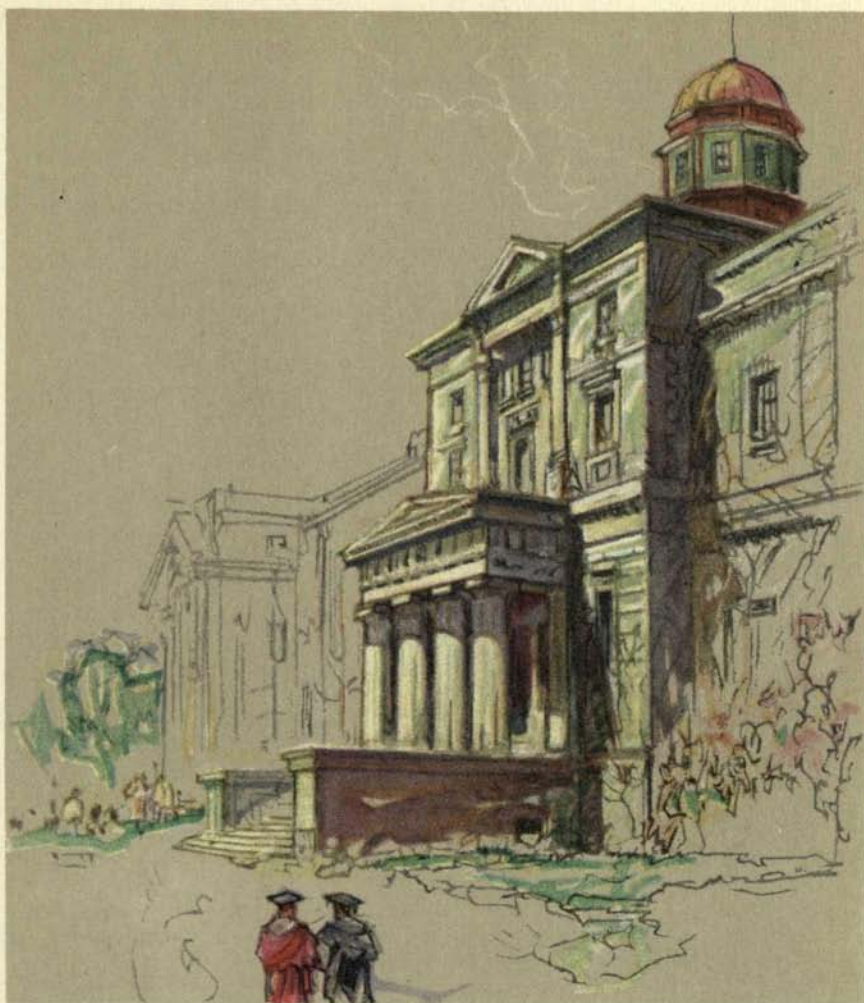
nous passons devant la bibliothèque Saint-Sulpice mise à la disposition des citoyens de Montréal par la munificence des Messieurs de cette communauté. Les écrivains, les chercheurs, les amateurs de l'histoire et de la littérature canadienne sont assurés de trouver ici bon accueil en même temps que le renseignement désiré, car cette cité des livres est, avec celle de l'université Laval de Québec, la plus riche en volumes relatifs au Canada, tandis que la bibliothèque municipale de Montréal possède, dans sa collection Gagnon, une des plus importantes réunions d'incunables canadiens, celle de l'université McGill réunit des trésors bibliographiques du monde entier, et celle de l'Institut Fraser offre à la population la littérature légère d'une bibliothèque circulante.

QUELQUES INSTITUTIONS

Gravissant une pente douce, nous atteignons bientôt la rue Sherbrooke qui court de l'est à l'ouest au sommet du talus et forme la plus longue artère de communication de la ville. Si nous tournons à l'est, nous atteindrons bientôt le Parc Lafontaine et ses frais ombrages, la Bibliothèque Municipale, l'École Normale Jacques-Cartier, l'Hôpital Notre-Dame, et nous serons bientôt au milieu des fraîches villas de la Longue-Pointe, de la Pointe-aux-Trembles et du Bout-de-l'Isle. Dirigeons-nous, pour le moment, vers l'ouest afin de saluer en passant quelques-unes des institutions éducationnelles et charitables qui font la gloire de Montréal: l'Académie Saint-Louis de Gonzague, le Collège du Mont-Saint-Louis, l'Institut du Bon-Pasteur, le Technical High School, l'École Technique de Montréal, l'Université McGill dont un gracieux hémicycle marque l'entrée, et nous consacrerons quelque temps à la visite du musée McCord près duquel un monolithe marque le site supposé de l'ancienne bourgade indienne d'Hochelaga visitée par Jacques-Cartier.

Ici commence, à proprement parler, la partie résidentielle de la ville où l'hôtel Ritz-Carlton avoisine les conciergeries luxueuses et les hôtels particuliers des citoyens favorisés par la fortune. C'est d'abord la résidence de Sir William Van Horne qui renferme des trésors artistiques évalués à plus de deux millions de dollars, puis le club aristocratique Mont-Royal, les conciergeries du Château et de Linton. Entre-temps, la Galerie des Arts abrite ses chefs-d'oeuvre en bordure de la rue, et plus loin nous verrons poindre, au-dessus de la muraille du collège de Montréal, les toits pointus des deux tourelles qui formaient autrefois partie du "Fort de la Montagne" ou "Fort des Messieurs" (de Saint-Sulpice). C'est tout ce qui nous reste de cette construction vénérable érigée en 1670; comme deux sentinelles vigilantes, elles semblent vouloir protéger, contre la marée débordante du progrès moderne, la mémoire sacrée des fondateurs de cette ville et le souvenir de leurs luttes et de leurs travaux.

Continuer notre course à travers les rues de Westmount et de Notre-Dame-de-Grâces ou sur le versant de la montagne, au milieu des villas aristocratiques, serait très agréable et intéressant, mais le jour qui baisse rapidement ne nous en laisse guère le temps. Descendons, pour le moment, vers le carré Dominion, point de départ et d'arrivée de toutes nos excursions, car on y trouve l'hôtel Windsor et, tout près, ceux du Mont-Royal et de Queens, où nous pourrions nous reposer à l'aise dans des chambres confortables en savourant des plats exquis; admirons en passant le superbe monument modelé par le sculpteur Hill à la gloire du régiment de cavalerie Strathcona



Charles S. Simpson

L'Université McGill

"L'université McGill compte dix facultés ou écoles et reçoit les étudiants des deux sexes."

pendant la guerre Sud-Africaine et, plus loin, le cénotaphe élevé à la mémoire glorieuse des soldats tombés dans la Grande Guerre. D'un côté se trouve la cathédrale catholique romaine de Montréal, construite en réduction de la basilique de Saint-Pierre de Rome, le monument du saint évêque Bourget et l'imposant édifice de la compagnie d'assurance *Sun Life*. De l'autre côté s'élèvent les quartiers-généraux de la compagnie du Pacifique Canadien qui occupent l'espace compris entre les rues Osborne et Saint-Antoine sur la rue Windsor; une plaque de bronze, fixée sur cet édifice, nous rappelle que la Société Saint-Jean-Baptiste, association nationale des Canadiens-français, fut fondée en cet endroit par Ludger Duvernay le 24 juin 1834. L'architecture de cette construction massive et gracieuse en même temps s'harmonise avec l'importance de ce réseau puissant, le plus considérable au monde, et les multiples services qui y sont concentrés nous représentent les lobes du cerveau puissant qui le met en activité. Au bas de la rue, la gare modeste du Canadien National semble attendre avec résignation une installation plus digne d'un chemin de fer de l'Etat.

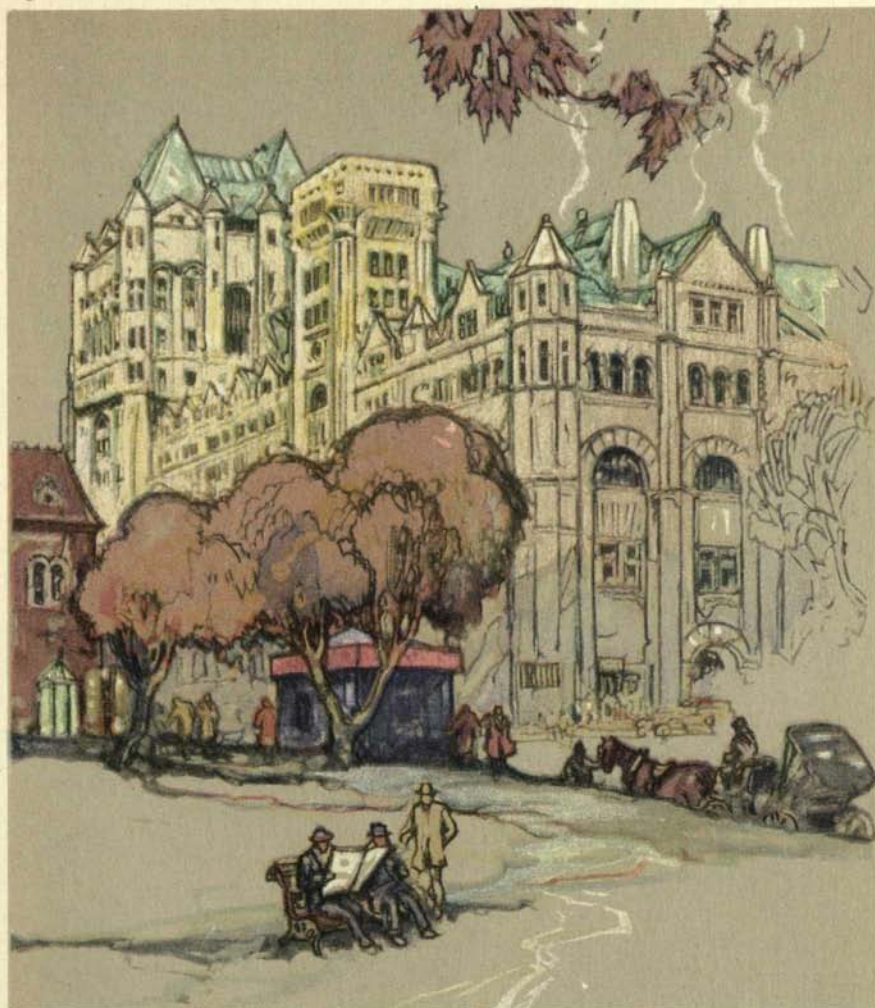
MONTREAL A VOL D'OISEAU

Nous quittons ici l'automobile, et comme il nous reste encore une heure avant le coucher du soleil nous hélons une des rares victorias qui stationnent ici, car les voitures traînées par les chevaux ont seules le privilège de nous conduire au sommet de la montagne. Le cocher qui sommeille au haut de son siège accourt à l'annonce de cette aubaine inespérée, car depuis l'apparition des "maudites bêtes à gazoline" ses services ne sont plus guère réquisitionnés; le pauvre homme est aussi minable que sa haridelle efflanquée et sa voiture démodée; l'ensemble crée la triste impression des choses qui se meurent. N'importe; nous aurons peut-être la veine que ce soit un de ces vieux habitants de la ville, à l'imagination fertile et au verbe imagé, dont les boniments nous vaudront le récit des légendes les plus pittoresques.

— "Eh, marche donc, la Grise!" Notre automédon cingle sa bête de deux grands coups de fouet et nous voilà sur le lacet qui serpente en spirale autour de la montagne. — "Ah! Monsieur, dit-il, la ville a bien grandi depuis que je conduisais les vaches de mon père au pâturage de la Côte-à-Barron; tenez, il n'y avait ici qu'une seule maison, un château, que son maître n'a jamais pu habiter parce que les revenants venaient y faire leur sabbat toutes les nuits." Et, de son fouet à la mèche recourbée, il nous indique le site de la somptueuse maison que Simon McTavish s'était fait construire sur le versant du Mont-Royal, mais qu'une mort prématurée l'a empêché d'occuper. Les reflets argentés de la lune dans les fenêtres et l'imagination des bonnes gens aidant, on ne la désigne bientôt plus que sous le nom de "maison hantée."

Après une heure d'ascension haletante, nous arrivons au belvédère d'où la vue embrasse un panorama de grandiose beauté. A nos pieds, la ville immense étend ses maisons multicolores au milieu des arbres que surmontent de toutes parts les dômes et les flèches des édifices religieux; c'est vraiment "La Ville aux Clochers dans la Verdeur."* A droite, voici la maison-mère des religieuses enseignantes de la Congrégation Notre-Dame, fondée en 1659 par Marguerite Bourgeoys; au centre, l'hospice des Révérendes Soeurs Grises dont la communauté fut fondée par Madame d'Youville en

*"The City of Spires in the Green," titre donné à Montréal dans une brochure publiée par l'auteur en 1923.



Chas. Simpson

La gare Windsor

“De l'autre côté s'élèvent les quartiers-généraux de la compagnie du Pacifique Canadien qui occupent l'espace compris entre les rues Osborne et Saint-Antoine, sur la rue Windsor.”

1747 pour prendre soin des vieillards et des orphelins; à gauche, l'Hôtel-Dieu de Jeanne Mance, établi sur la rue Saint-Paul en 1644 et transporté sur l'avenue des Pins en 1861, accueille toutes les souffrances humaines sous son dôme de métal blanc; appuyé, pour ainsi dire, au flanc de la montagne, l'hôpital Victoria, fondé par la munificence des Lords Strathcona et Mount Stephen et royalement doté par Sir James Ross, rivalise de zèle pour le soulagement de l'humanité, tandis qu'au second plan l'Institut des Aveugles, sous la direction des révérendes Soeurs Grises, celui des Sourdes-Muettes, dirigé par les révérendes Soeurs de la Providence, et l'Hôpital Général anglais, sous la conduite de gouverneurs laïques, ouvrent leurs nombreuses fenêtres au soleil vivifiant comme des sourires de bonté qui descendent sur toutes les misères humaines. L'asile des Aliénés à l'extrême est et celui des Incurables à l'extrême ouest forment de véritables villes administrées par les religieuses de la Providence; sur le versant nord s'étend la cité éducative des révérendes Soeurs de Jésus et Marie avoisinant l'emplacement de l'université de Montréal et celui du collège des Jésuites, et plus loin l'Oratoire Saint-Joseph, en cours de construction, dominera bientôt toutes ces institutions de la majesté de sa coupole où les pèlerins de partout viennent solliciter les faveurs du grand thaumaturge.

LA NUIT ÉTEND SES VOILES

Le soleil descend lentement à l'horizon et bientôt ses feux mourants ne dardent plus que le sommet des monts Saint-Bruno, Beloeil et Rougemont qui dressent la masse isolée de leurs bois sombres au milieu des moissons dorées de la plaine. Le Saint-Laurent serpente à travers les prairies comme un immense ruban d'argent sillonné de bateaux qui se croisent en tous sens. Insensiblement la nuit enveloppe les choses d'un voile de mystère; des chapelets de lumières s'allument à perte de vue sur la berge du fleuve, bordent les rues qui s'enchevêtrent et enlacent les chalets accrochés au flanc de la montagne comme des nids d'oiseaux.

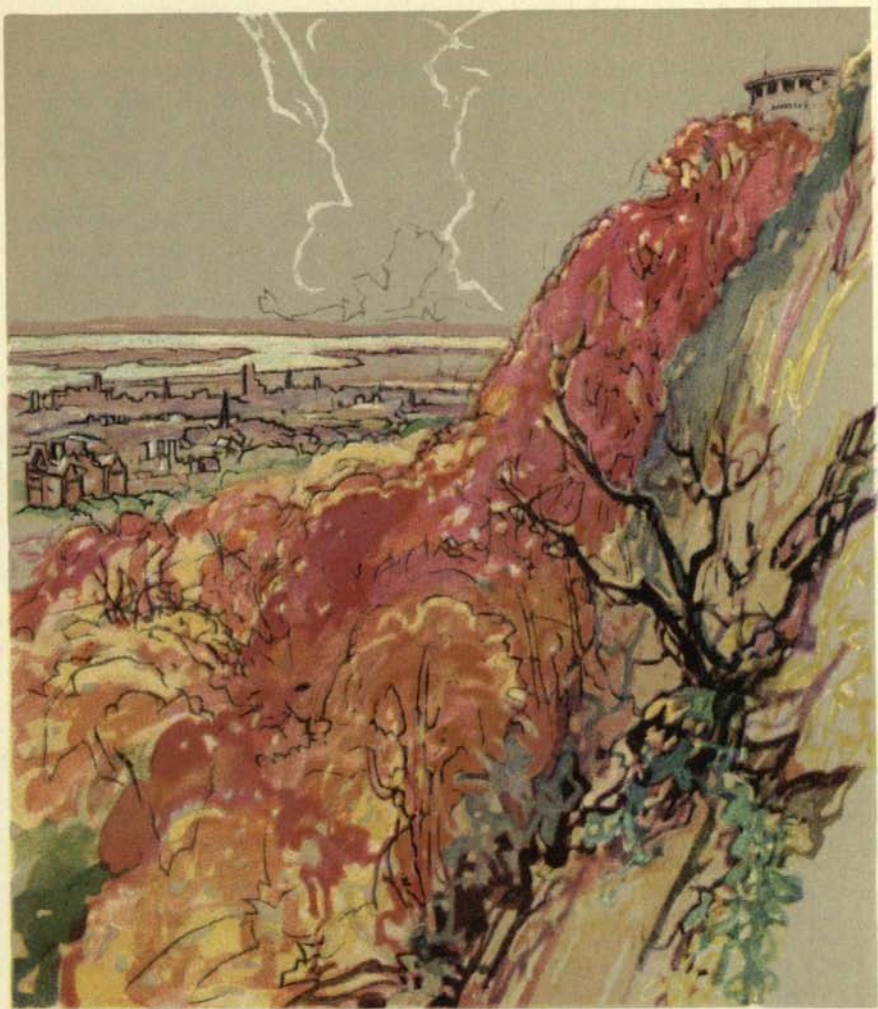
Nous nous arrachons à grand peine à ce spectacle digne d'une féerie des Mille et une Nuits et nous regagnons lentement notre hôtel au milieu du bourdonnement de la foule qui circule devant les vitrines étincelantes pour s'engouffrer ensuite dans les théâtres ou pour s'attabler joyeusement à la devanture des cafés.

L'heure avance. Elle s'égrène à coups lents et solennels au beffroi voisin. Les bruits de la rue meurent l'un après l'autre.

*"D'une fenêtre, où brille un feu de lampe bleu,
Monte une exquise voix de femme, et, peu à peu,
Comme venant du fond de l'âme universelle,
Sincère, triste et lent, chante un violoncelle . . ."* (Lozeau)

Le disque argenté de la lune monte à l'horizon et perce bientôt de ses rayons les nuages qui se poursuivent dans l'azur assombri du ciel. Les passants attardés se hâtent de regagner leurs demeures. La ville entière dormira bientôt dans le calme de la nuit.

Au sommet du Mont-Royal, une croix de feu brille comme un phare de salut . . .



Charles Simpson

Le Mont-Royal

"A nos pieds, la ville immense étend ses maisons multicolores au milieu des arbres que surmontent de toutes parts les dômes et les flèches des édifices religieux; c'est vraiment 'La Ville aux Clochers dans la Verdure'."

RANDONNÉE AUTOUR DE MONTRÉAL

Si Montréal est une ville intéressante par ses souvenirs historiques autant que par son développement matériel, la campagne environnante est également attrayante par ses paysages riants et par le traditionalisme pittoresque de ses habitants. Une randonnée autour de cette ville et sur la rive avoisinante pourra nous en convaincre.

Louons une de ces automobiles qu'on conduit soi-même; cela nous permettra de flâner à notre gré le long de la route, de croquer une scène champêtre, de dîner sur l'herbe à l'orée d'un bois, et même d'y faire la sieste sans que le tic-tac rongeur du taximètre vienne troubler notre digestion. Nous descendrons droit au fleuve dont la vue nous est cachée pour l'instant par les hangars interminables des transatlantiques et par les immenses entrepôts à grain où s'emmagasine la moisson des provinces de l'Ouest. Le blé qui nous arrive ici sur les bateaux des Grands Lacs ou sur les convois de chemins de fer est classifié suivant sa qualité pour être ensuite distribué aux quatre coins du globe, et, en dépit d'une courte saison maritime de six mois, la manutention de cette richesse est plus considérable dans le port de Montréal que dans celui de New-York même. D'autre part, les palais flottants de la compagnie du Pacifique Canadien, connus sous le nom générique de "Empress" ne peuvent remonter le fleuve jusqu'ici, à cause de leur tonnage considérable, le chenal du Saint-Laurent n'étant encore creusé qu'à trente pieds de profondeur entre Montréal et Québec et si nous voulons faire la traversée d'Europe sur ces bateaux luxueux, c'est dans cette dernière ville que nous devons nous embarquer; mais ceux du type "Duchess" qui jaugent jusqu'à 20,000 tonnes, conduisent aujourd'hui leurs passagers jusqu'à Montréal.

Le canal de Lachine ouvre ici la série des écluses qui soulèveront graduellement les bateaux jusqu'aux eaux navigables à la tête du rapide; pendant que l'eau "d'en haut" se précipite en bouillonnant au-dessous des coques blanches, nous traversons le pont jeté sur l'écluse et nous arrivons bientôt en face d'une métairie dont l'architecture évoque à notre pensée les gravures normandes du XVIIe siècle. C'est la ferme Saint-Gabriel qui appartenait autrefois à François LeBer, un des plus riches colons de Montréal, et dont Marguerite Bourgeoys fit l'acquisition, il y a trois siècles, pour ses religieuses de la Congrégation Notre-Dame qui l'occupent encore.

Entrons dans cette antique demeure; nous y verrons l'aménagement des premiers colons conservé dans toute sa simplicité, depuis l'évier monolithique installé dans l'embrasure d'une fenêtre jusqu'à l'auge à fouler l'étoffe; le "poêle à trois ponts," qui sert de chauffage central dans la salle de communauté se fabriquait autrefois aux "forges" de Saint-Maurice, près des Trois-Rivières, et l'on voit encore sur la muraille l'image de la Vierge protectrice de cette maison, couverte d'une prière autographe de la recluse Jeanne LeBer. La tradition rapporte que, lorsque le général Amherst vint assiéger Montréal en 1760, il fit halte en cet endroit au grand effroi des religieuses mais que, grâce à la protection de l'image sainte et à la courtoisie du général anglais, cet établissement pacifique fut respecté par les troupes envahissantes.

Montons l'escalier qui conduit aux étages supérieurs afin d'examiner la construction curieuse des demeures d'antan; les marches en sont fixées dans des mortaises et assujetties par des chevilles de bois; les chevrons du toit pointu sont liés de la même manière, et pas un clou n'est employé dans le montage de cette charpente, le fer étant beaucoup trop rare à cette époque tandis que le bois de toutes essences pouvait être utilisé à la construction. Des fenêtres en lucarne, nous apercevons, au-dessus de la jetée qui protège la ville contre la crue des eaux du printemps, l'île Saint-Paul mieux connue sous le nom d'"Île des Soeurs" qui forme un vaste domaine originellement concédé en trois seigneuries distinctes. C'est ici qu'eut lieu le premier combat de Dollard des Ormeaux contre les Indiens de La Salle au mois d'avril 1660, au cours duquel périrent trois soldats de sa petite troupe.

Nous continuons notre route par Verdun, traversons le pont jeté sur la prise d'eau de l'aqueduc de Montréal, longeons les eaux bouillonnantes du rapide de Lachine, saluons la maison de campagne de Cavelier de La Salle, passons devant le vieux moulin-à-vent de Fleming qui fit l'objet d'un procès célèbre avec les Seigneurs de l'île, et arrivons bientôt à la ville de Lachine, ainsi nommée par dérision de la déconvenue de La Salle qui espérait, comme ses devanciers, trouver ici un passage pour se rendre en Chine.

Cette ville, aux maisons riantes ombragées d'arbres séculaires et si coquettement assise au bord de l'évasement superbe du lac Saint-Louis, n'a pas toujours joui du calme qu'on y goûte aujourd'hui. Dans la nuit du 5 août 1689, une troupe de guerriers iroquois s'abattait furtivement sur le village endormi, mettait le feu aux maisons des colons, abattait à coups de flèche ou de couteau ceux qui paraissaient aux portes ou fenêtres et amenait les survivants dans ses bourgades pour les y torturer à loisir. Cet événement lugubre, connu dans l'histoire canadienne sous le nom de "massacre de Lachine" ne forme qu'un des nombreux épisodes de la vie mouvementée des fondateurs de la Nouvelle-France.

VILLÉGIATURES

Les villas de la banlieue montréalaise défilent à nos yeux, dénotant tour à tour l'état de fortune, le goût artistique ou la rustauderie tapageuse de leurs possesseurs. Dorval, Strathmore, Valois, Lakeside, Pointe-Claire, Beaconsfield, Beaurepaire, Baie d'Urfé, Sainte-Anne et l'Île Perrot s'échelonnent en lisière du grand fleuve et attestent, dans leurs groupements, l'origine ethnique des deux principaux rameaux de la nation canadienne; les pelouses des terrains de golf, les chalets des clubs nautiques, les piazzas des hôtels de villégiature se succèdent, tandis qu'au large les voiles des yachts de plaisance s'entrecroisent à fleur d'eau comme des vols de goélands, et tout au loin le collège d'agriculture, fondé par la munificence de Sir William MacDonald, étale ses toits de tuiles rouges au milieu des pépinières et des couches chaudes.

Senneville apparaît bientôt sur le bord du lac des Deux-Montagnes. Quelques pans de murs lézardés sont tout ce qui reste du fort qui s'élevait à cet endroit, de même qu'un monceau de pierre marque seul l'établissement de la chapelle érigée par M. de Breslay il y a deux siècles, sur l'île aux Tourtes qui se trouve en face. Nous suivons une route ombragée qui ser-

penne à travers les champs en culture et les maisons propres autour desquelles s'ébattent des volées d'enfants resplendissants de santé. Justement, une fermière est à retirer du four-à-pain qui borde la route des miches dorées dont le parfum aiguise à tel point notre gourmandise que nous ne pouvons résister à la tentation de "casser une croûte" trempée dans un bol de lait mousseux. L'hospitalité du Canadien-français est proverbiale, et, pendant que la ménagère étend sur la table de famille une nappe de toile blanche tissée par son aïeule sur le métier qui dort aujourd'hui dans un coin de la maison, nous allons visiter le jardin bien ratissé où les carrés de légumes alternent avec les plates-bandes de fleurs, unissant l'utile à l'agréable dans toute l'acception du mot. Nous mangeons de bon appétit, servis par une fillette aux joues roses pendant que, dans la pièce voisine, sa soeur aînée endort le poupon au refrain languissant d'une ritournelle de nourrice :

*C'est la poulette grise,
Qu'a pondu dans la r'mise.
Elle a pondu un coco
Pour bébé qui fait dodo
Dodiche, dodo.*

Restaurés par une collation exquise, réconfortés au spectacle de cette vie calme et heureuse, nous remontons en voiture pour nous diriger vers Sainte-Geneviève dont les clochers jumeaux nous apparaissent bientôt dans une éclaircie. Bien qu'aux portes de Montréal, ce village, à cause de son éloignement du chemin de fer, a conservé son aspect patriarcal ainsi que les usages, moeurs et traditions du Canada français. Ses maisons aux toits inclinés pour le glissement de la neige en hiver se groupent irrégulièrement autour de l'église; les villageois désœuvrés et bavards se donnent rendez-vous au "magasin général" pour discuter la politique et les nouvelles du jour; le voiturier qui pousse son rabot, le forgeron qui tape sur l'enclume, s'interrompent un instant pour chasser avec de grands gestes les poules effrontées qui allongent le cou dans la pièce et qui reviennent aussitôt avec l'espoir de trouver quelque chose à picorer. Nous entrons à l'église; elle est toute reluisante de dorures et de boiseries récemment vernies; elle s'est "rajeunie", mais nous ne pouvons que regretter la simplicité artistique des sculptures originales et les toiles de Dulongpré qui en formaient autrefois le plus bel ornement. Autour de l'église, les stations d'un chemin de croix de Vaucouleurs nous conduisent à travers la cité des morts jusqu'au groupe culminant du Crucifement qui domine les eaux brunes de la rivière des Prairies.

Un pont traverse à l'île voisine concédée en seigneurie par le gouverneur Frontenac au Sieur Jacques Bizard en 1678. Longeant la côte est, la route aboutit à un bac de traverse où nous ferons cinq minutes de navigation fluviale, mais le passeur est sur l'autre rive, et pour le héler nous embouillons la trompette de ferblanc mise à la portée des voyageurs. Au son nasillard que nous en tirons, une femme sort de sa maisonnette, et, sans effort apparent, elle pousse l'embarcation qui s'avance vers nous sous la seule action du courant en glissant le long d'un fil métallique tendu d'une rive à l'autre, et c'est encore le courant seul qui ramènera le bac à son point de départ.



Charles D. Seymour

L'Eglise Bonsecours

"Bonsecours, la vieille chapelle construite par Marguerite Bourgeoys en 1657. C'est, par-dessus tout, l'Etoile de la Mer qui accueille les matelots dès leur arrivée au port."

AU CLUB DE GOLF

Nous sommes ici sur l'île Jésus que Monseigneur de Laval reçut de François Berthelot en échange de l'île d'Orléans en 1675 et dont il fit donation à son séminaire de Québec en 1680. Le club de golf de Laval-sur-le-Lac est à deux pas et, grâce à l'amabilité d'un de ses membres, nous suspendons ici notre course pour déjeuner. L'endroit est superbe de fraîcheur et de beauté; bâti sur une légère éminence, le chalet domine la campagne environnante, et, de la véranda où l'on nous sert une limonade, nos regards ne peuvent se lasser de contempler le paysage qui se déroule à perte de vue. Autour de nous c'est la pelouse verte, piquée çà et là de petits drapeaux rouges qui servent de but aux joueurs; au loin c'est le lac des Deux-Montagnes dont les petites baies s'avancent en curieuses comme pour fureter au fond des buissons ombreux; d'un côté le clocher de Sainte-Dorothée s'élève solitaire au milieu des champs, tandis qu'à l'opposé les deux flèches de Saint-Eustache brillent à travers les arbres comme des lances de chevaliers.

Une gentille soubrette en robe blanche vient nous prévenir que "Madame est servie." Attablés près d'une porte-fenêtre, nous pourrions admirer la nature sans négliger le menu, et nous serions vraiment coupables d'agir autrement, car ils sont dignes l'un de l'autre. Deux joueurs de golf discutent leurs prouesses à la table voisine, et plus loin un essaim de jeunes filles lance dans l'air la fusée de ses éclats de rire.

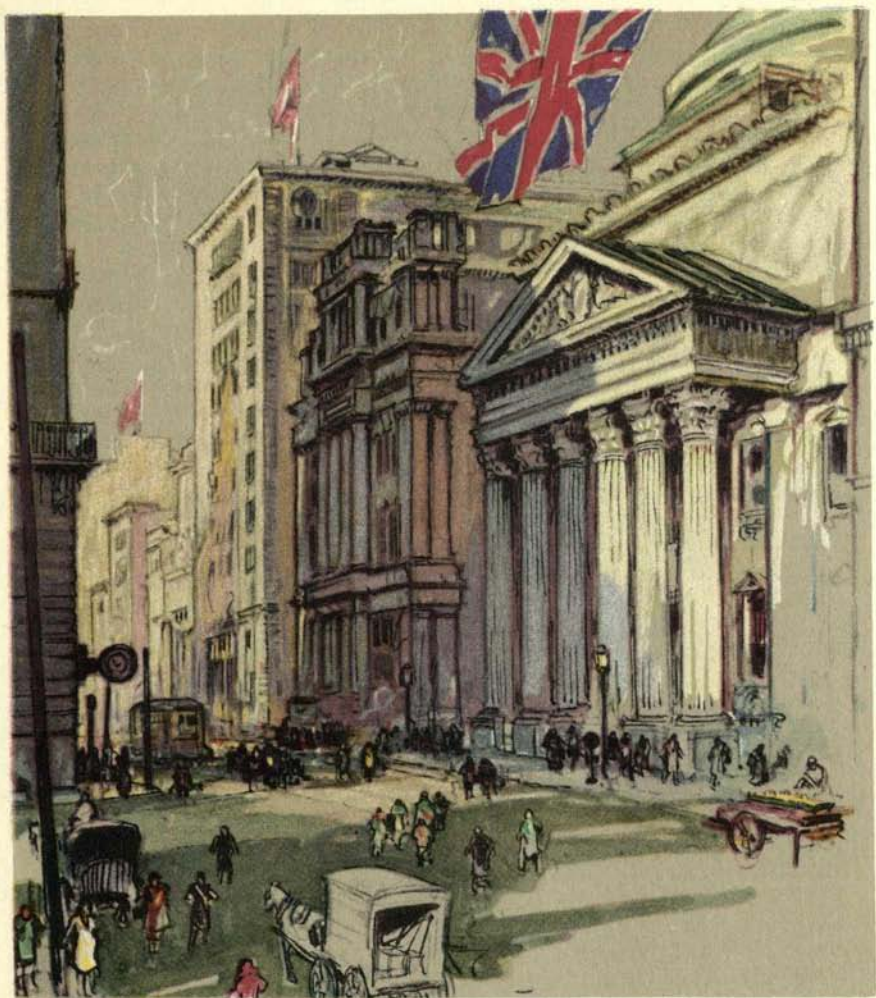
Le temps de griller une cigarette après le pousse-café et nous roulons sur le chemin qui conduit à Saint-Eustache. Les villas d'été suivent les contours du lac derrière les pelouses et les massifs de fleurs. Des citadines en toilettes claires lisent ou brodent à l'ombre des arbres tout en surveillant les ébats de leurs enfants, s'interrompant de temps à autre pour donner un bonbon à Madeleine ou pour réparer le jouet de Jacques; le sourire qui illumine leurs figures ajoute un rayon à l'éclat du paysage, et, devant ces scènes gracieuses, nous chantonons gaiement le refrain populaire:

*Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux.*

Un antique pont de bois traverse la rivière des Mille-Isles; à la sortie se dresse un contrôleur qui vient percevoir le droit de péage—vestige des temps féodaux—et nous voici devant l'église historique de Saint-Eustache dont la façade porte encore la blessure des boulets du général Colborne.

CHÉNIER!

C'est ici, en effet, que se déroulait en 1837 le dernier acte de l'insurrection du peuple canadien marchant à la conquête de ses libertés politiques. Vainqueurs à Saint-Denis, vaincus à Saint-Charles, les patriotes s'étaient groupés au nombre de 150 à Saint-Eustache, sous le commandement du brave Docteur Chénier, pour résister à Colborne qui s'avancait à la tête de 2,000 soldats réguliers. La plupart des insurrectionnistes n'étaient armés que de faux emmanchées à rebours, et comme ils réclamaient des fusils pour combattre, le capitaine leur fit cette réponse digne d'un Spartiate: "Attendez que ceux du premier rang soient tués, vous prendrez leurs fusils." Retranchés dans l'église, les combattants en furent bientôt délogés par la



La Banque de Montréal

“Un portique corinthien élève ses colonnes cannelées et son fronton orné des attributs du commerce et de la finance au nord de la place, sur le niveau de la rue Saint-Jacques; c'est la Banque de Montréal qui compte parmi les fortes institutions financières du monde.”

mitraille et le feu; ils se replièrent dans le cimetière, mais ne tardèrent pas à être tués ou dispersés. La tête de Chénier fut promenée dans les rues, au bout d'une pique, pour inspirer la terreur à ses partisans; le village fut brûlé ainsi que celui de Saint-Benoit où le notaire Girouard avait soutenu le mouvement patriote. L'insurrection était domptée, mais comme elle s'était également étendue à la province d'Ontario où MacKenzie dirigeait les patriotes de langue anglaise elle eut pour effet d'attirer l'attention des autorités sur les revendications du peuple, et l'Angleterre accordait volontairement, quelques années plus tard, les libertés constitutionnelles qu'il réclamait.

Suivons maintenant la rivière dont les ilots nombreux semblent des corbeilles de verdure et de fleurs. En traversant à Sainte-Rose, nous pourrions revenir à Montréal en moins d'une heure, mais le soleil est ardent, la campagne est belle et le voyage est si agréable que nous décidons de continuer cette randonnée jusqu'au soir. Nous trouverons un gîte à la campagne dans un de ces hôtels propres distribués sur toute la route; nous goûterons à la véritable cuisine canadienne que le ministère de la Voirie met en honneur au profit des touristes, et nous reviendrons demain par un autre chemin.

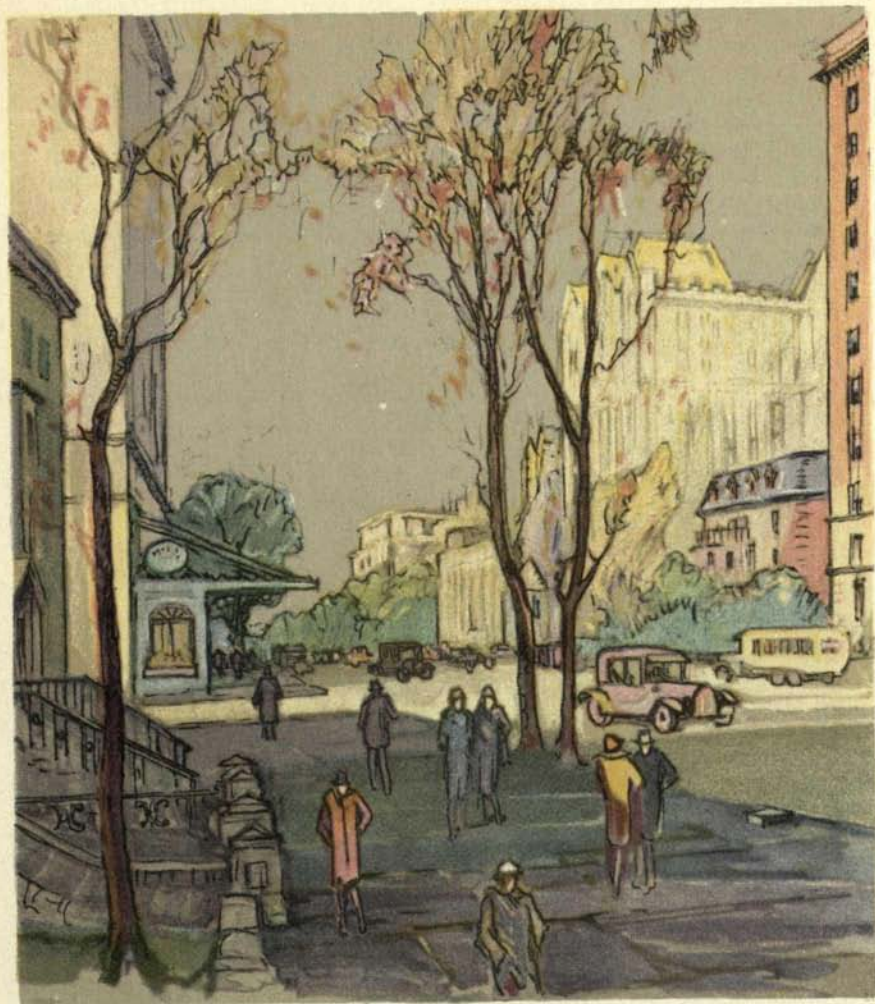
La coquette petite ville de Terrebonne apparaît bientôt avec ses ormes centenaires, son manoir seigneurial maintenant habité par les Pères du Saint-Sacrement, et son vieux moulin de pierre qui fonctionne encore, tandis qu'ailleurs les moulins inoccupés sont désignés sous le nom de "trompe-souris" parce que ces petits rongeurs n'y trouvent plus de blé ni farine à grignoter.

La route asphaltée s'arrête ici; mais, comme il n'a pas plu depuis plusieurs jours, nous prendrons le chemin de terre battue qui passe à Lachenaie pour atteindre Charlemagne où les trois affluents de la rivière des Mille-Îles, de celle des Prairies et de celle de l'Assomption se jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Nous voyons l'île Sainte-Thérèse en face, et, au-delà du fleuve, les deux clochers de l'église de Varennes.

Laissons la grande route fréquentée par les énergumènes de la vitesse et suivons celle du fleuve qui est plus calme et plus pittoresque à la fois; nous atteindrons bientôt Repentigny dont le nom rappelle une des plus illustres familles du régime français et qui fut le théâtre de combats sanglants avec les Iroquois aux premiers temps de la vie coloniale. Trois tours circulaires attirent bientôt notre attention; ce sont des moulins-à-vent de l'ancien régime. Leurs ailes blanches ne tournent plus au souffle de la brise et leurs voix sont muettes, mais, devant ces reliques d'antan, la vieille chanson que la tradition nous a conservée monte spontanément à nos lèvres:

*"Marianne s'en va-t-au-moulin,
C'est pour y faire moudre son grain.
A cheval sur son âne
Ma p'tite mam'selle Marianne
A cheval sur son âne Catin
Pour aller au moulin."*

La curiosité nous pousse à visiter l'intérieur de ces vestiges du pouvoir seigneurial; le cultivateur voisin nous passe obligeamment la clef de celui qui semble le mieux conservé et nous montons l'escalier qui conduit au sommet. C'est ici que le meunier versait le grain dans la trémie pour le faire glisser



Clara S. Simpson

La rue Sherbrooke

“Ici commence, à proprement parler, la partie résidentielle de la ville où l’hôtel Ritz-Carlton avoisine les conciergeries luxueuses et les hôtels particuliers des citoyens favorisés par la fortune.”

lentement entre les meules où il se broyait en farine. L'immense roue d'engrenage activée par les ailes de l'arbre moteur est en bois, et les meules, disposées horizontalement, sont encerclées de fer. Il fallait les importer de France, car on n'avait pas trouvé de pierre meulière au Canada. Les moulins de Hollande sont en bois et leur charpente carrée tourne toute entière sur un pivot central pour présenter tour à tour ses ailes à tous les vents, tandis que les nôtres sont construits en pierre et leur toit seul est tournant. Tout est en place et semble attendre l'arrivée du Prince Charmant qui, en éveillant la belle princesse endormie depuis cent ans, fera surgir le meunier et déclanchera le tic-tac des alluchons. Quelle différence tout de même entre cette industrie rudimentaire et nos immenses minoteries modernes, entre les quelques sacs de blé qu'on apportait à dos de cheval et les convois sans fin qui viennent aujourd'hui déverser des millions de boisseaux dans les entrepôts géants de nos ports!

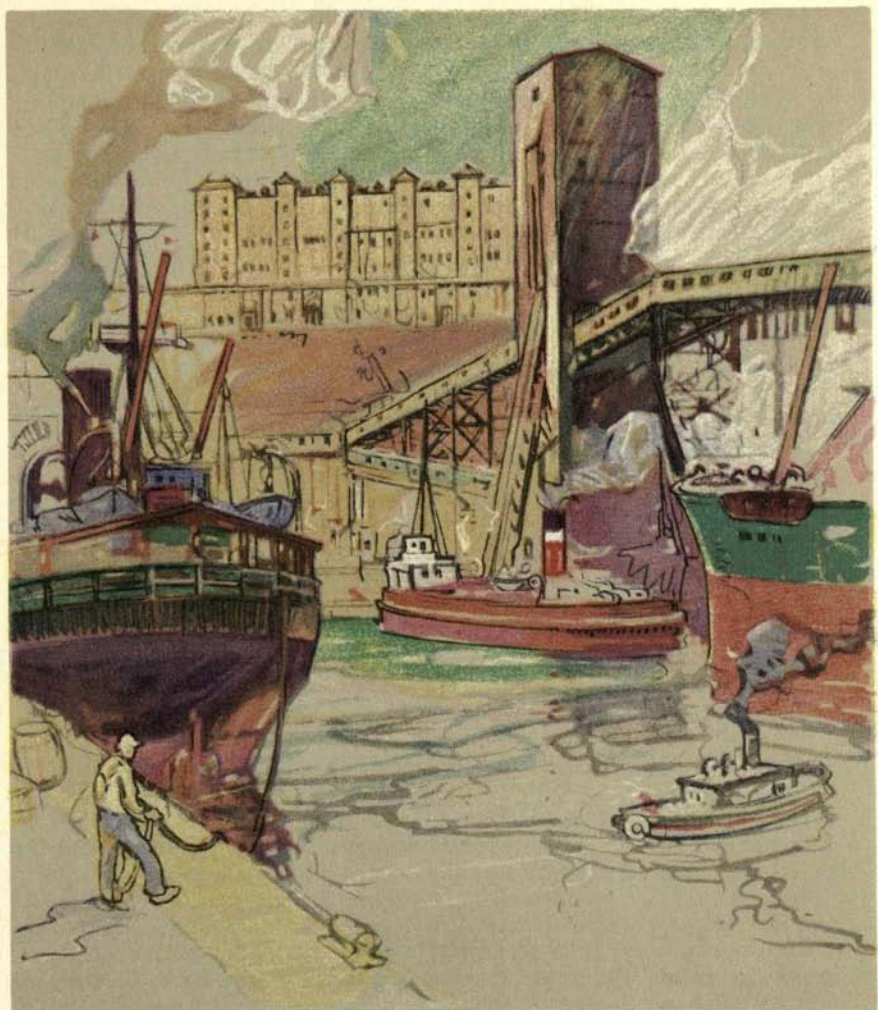
Les îles de Verchères s'étendent paresseusement au milieu du fleuve jusque au-delà de Saint-Sulpice; on y voit, de distance en distance ainsi que sur la côte, les phares qui indiquent au pilote la direction à suivre pour maintenir son bateau dans le chenal. Le village de Verchères est sur l'autre rive et son nom évoque à notre mémoire un des plus beaux exemples du courage féminin dans cette histoire du Canada remplie de faits héroïques.

L'EXPLOIT DE MADELEINE DE VERCHÈRES

C'était en 1692; les colons, harcelés constamment au milieu de leurs travaux par les attaques des Peaux-Rouges, s'établissaient autour de l'enceinte fortifiée des châteaux de leurs seigneurs, afin de s'y réfugier en cas de danger. Monsieur de Verchères, ayant reçu l'assurance qu'aucune bande ennemie n'était signalée, venait de s'absenter en voyage avec sa femme, laissant leurs trois enfants, dont Madeleine âgée de quatorze ans était l'aînée, sous la garde d'un vieux domestique et de deux soldats, lorsque tout à coup parut une troupe d'Iroquois en lançant son terrible cri de guerre. Les soldats affolés ne savaient que faire; c'était la mort inévitable ou la captivité dans les villages indiens avec tous les raffinements de torture que la cruauté pouvait inventer.

Dans cette situation critique, Madeleine prend le commandement; elle place les deux soldats, le domestique, et ses deux jeunes frères, âgés de neuf et sept ans, aux principaux postes d'observation, et, coiffée d'un chapeau d'homme, elle se multiplie, encourageant sa petite troupe, abattant d'un coup de fusil bien dirigé les téméraires qui cherchaient à s'approcher du fort, et se montrant partout à la fois en changeant de coiffure, si bien que les ennemis crurent la place remplie de défenseurs. Le danger redoublait avec l'obscurité car il semblait évident que l'ennemi profiterait de la nuit pour tenter l'assaut, mais au cri souvent lancé de: "Sentinelle, prenez garde à vous!" soutenu d'un coup de feu au bon moment, les Peaux-Rouges n'osèrent pas se risquer.

Pendant une longue semaine, les défenseurs tinrent ainsi jusqu'à ce qu'une escouade de soldats réguliers, prévenue par un colon, vint les délivrer. Sitôt entré au fort, l'officier sauveur voulut féliciter la garnison et demanda à Madeleine de vouloir bien faire venir le capitaine et ses hommes. La jeune héroïne fit alors aligner ses deux frères, le domestique et les deux soldats, et



Charles Simpson

Le Port

“Montréal est devenu l'un des principaux ports maritimes de l'univers; il centralise le commerce du blé que l'Ouest canadien, grenier du monde, vient emmagasiner dans ses vastes entrepôts.”

s'adressant à l'officier: "Le capitaine, dit-elle, c'est moi; et ma garnison, la voilà!" Mettant chapeau bas, le commandant se tourna vers sa troupe, et, d'une voix qui tremblait d'émotion, cria: "Présentez, armes!"

Deux siècles se sont écoulés depuis ces événements, et la scène a grandement changé. Ce n'est plus la forêt inculte remplie d'ennemis et de dangers de toutes sortes, mais partout c'est la campagne fertile, prodiguant ses richesses à un peuple heureux et prospère, un peuple qui est fier de son histoire, qui est confiant dans ses destinées, et qui marche à pas de géant dans la voie du progrès. Un simple coup d'oeil jeté autour de nous suffit à nous en convaincre: la maison ancestrale en pierres des champs, dont les murs de trois pieds d'épaisseur ont été construits par le trisaïeul, avec des cheminées où l'on pouvait faire cuire un festin de noces, ou la résidence moderne avec service d'eau par moteur et automobile au garage, sont d'une propreté irréprochable; les granges et les étables spacieuses indiquent l'abondance des moissons et l'importance des troupeaux, tandis que les nombreux enfants qui s'ébattent au grand air donnent l'impression d'une race qui veut vivre.

Saint-Sulpice, Lavaltrie, Lanoraie défilent tour à tour; au loin, dans la profondeur des terres, c'est l'Assomption, l'Épiphanie, Saint-Jacques de l'Achigan, paroisses enrichies par la culture du tabac, et nous arrivons à Berthier, ville de 2,500 âmes, coquettement assise au bord du fleuve, à l'ombre de grands arbres, en face des îles du Pas; un court embranchement de chemin de fer la relie à la voie principale du Pacifique Canadien, de Montréal à Québec. Nous trouverons ici un excellent gîte pour la nuit et une table abondamment garnie de ces mets simples et appétissants de la cuisine canadienne qui nous reposeront des sauces insipides des grands hôtels où le boeuf, le porc et le mouton semblent avoir entretenu des relations illicites dans la casserole du cuisinier.

SOUS LES OMBRAGES DE BERTHIER

L'hôtel du Manoir nous attire par sa fraîcheur et nous ne sommes pas déçus. Les chambres sont propres et le parfum qui se dégage de la cuisine cajole invinciblement notre estomac. On nous sert tour à tour un potage aux pois parfumé de sarriette et engraisé d'une "brique de lard" qu'on y a laissé mijoter pendant deux heures, des perchaudes dorées prises dans la rivière Bayonne à quelques arpents du Manoir, un poulet blanc et dodu comme un chapon, des fraises arrosées de crème et saupoudrées de sucre d'érable, enfin une tranche généreuse de fromage des trappistes d'Oka, et, pour accompagner le tout, une bouteille de grand vin d'Anjou et une demitasse d'un excellent café.

Aussi heureux qu'il est permis de l'être lorsque l'estomac digère sans labeur, nous allons faire une promenade du côté de l'église et nous entrons visiter ce temple vénérable qui a conservé les délicieuses sculptures sur bois ciselées par des artistes formés à la maîtrise d'art de Quevillon. La construction de cet édifice remonte à 1787; ses tours massives ajoutées à la façade primitive donnent l'impression de la force sereine tandis que son ornementation intérieure allie la grâce à la beauté. Berthier possède également une des plus vieilles chapelles dédiées au culte protestant dans ce pays; elle fut construite par les soins du seigneur Cuthbert en 1786. Son isolement dans

un champ éloigné du centre de la ville l'a fait négliger pendant longtemps mais la Commission des Monuments Historiques de Québec a récemment pourvu à sa restauration.

Après une bonne nuit de repos, nous nous éveillons au babillage des oiseaux sous nos fenêtres; le soleil est brillant mais ses rayons nous arrivent tamisés par le feuillage des arbres; l'eau du fleuve, qui coule limpide de l'autre côté du chemin, nous tenterait d'y prendre un bain de natation si nous l'osions. Une immense prairie s'étend à perte de vue sur l'île voisine et des troupeaux nombreux y paissent en liberté sans gardiens ni clôtures; c'est la "commune," c'est-à-dire le morceau de terre qui appartient en commun à tous les habitants de la municipalité avec droit à chacun d'y faire paître ses animaux moyennant une redevance proportionnelle au nombre de têtes de bétail, usage patriarcal apporté de France aux premiers temps de la colonie.

La bateau traversier lance un appel prolongé; c'est le signal du départ prochain pour Sorel, et nous nous empressons d'y embarquer. Le chenal contourne les îles du Pas; on y voit au loin la vieille église où la légende faisait venir à minuit un prêtre-fantôme pour célébrer une messe d'expiation jusqu'à ce qu'il fût libéré de sa peine par le courage d'un servant volontaire. Un transatlantique apparaît à travers les méandres tortueux des îles; on n'en voit que la partie supérieure qui nous semble évoluer en pleine prairie. Nous arrêtons à un petit village pour y embarquer les maraîchers à destination de Sorel, et nous voici bientôt en face de cette ville, au confluent du Richelieu.

Pierre de Saurel, capitaine au régiment de Carignan, recut la mission de construire un fort à cet endroit dès 1665 pour barrer la route aux Iroquois des Cinq-Cantons. Après diverses vicissitudes, cet établissement prit le nom de *William-Henry* en 1784 pour revenir à son ancienne appellation, mais avec l'orthographe actuelle, en 1860. On y voit les chantiers maritimes du ministère de la Marine et c'est le lieu d'hivernement des bateaux de la compagnie *Canada Steamships Lines*.

Une promenade d'une demi-heure sous l'ombrage des grands ormes nous conduirait vers les chenaux, plage très fréquentée par les amateurs de pêche en été et par les chasseurs de canards à l'automne, mais nous n'avons guère le temps de pousser une pointe jusque là, et nous nous bornons à visiter la résidence construite par le général Riedesel lorsqu'il vint à la tête de son régiment de Brunswick prêter main-forte à Sir Guy Carleton pour repousser l'invasion américaine en 1776. Cette maison fut successivement habitée par Sir Frederick Haldimand, gouverneur-général du Canada, par le duc de Kent, père de la reine Victoria, par le gouverneur-général Lord Dalhousie, par le général Benjamin d'Urban, et autres hôtes distingués; c'est ici que le gouverneur-général duc de Richmond fut victime de la morsure d'un jeune renard qu'il élevait et dont il mourut peu de temps après.

Nous laissons ici le fleuve Saint-Laurent pour suivre la rivière Richelieu jusqu'à Saint-Ours, vieille seigneurie dont la concession fut accordée par l'intendant Talon en 1672. Le nom de cette famille est tombé en quenouille, mais on y voit encore le manoir rempli de vieux meubles et autres objets précieux qui attestent la splendeur de ses anciens propriétaires. Un bac de traverse nous invite à Saint-Roch où la route des touristes continue pour aller côtoyer le Saint-Laurent par Contrecoeur, Verchères, Varennes, Boucherville et Longueuil; mais, comme les chemins de campagne sont encore beaux,

nous préférons voir les villages coquets du Richelieu qui semblent minauder en se mirant deux à deux dans ses eaux limpides: Saint-Denis et Saint-Antoine, Saint-Charles et Saint-Marc, Saint-Hilaire et Belceil, et, plus loin, Saint-Mathias, Richelieu et Chambly qui se dressent en trépied autour du bassin de ce nom, comme des paladins prêts à entrer en lice pour un assaut de beauté.

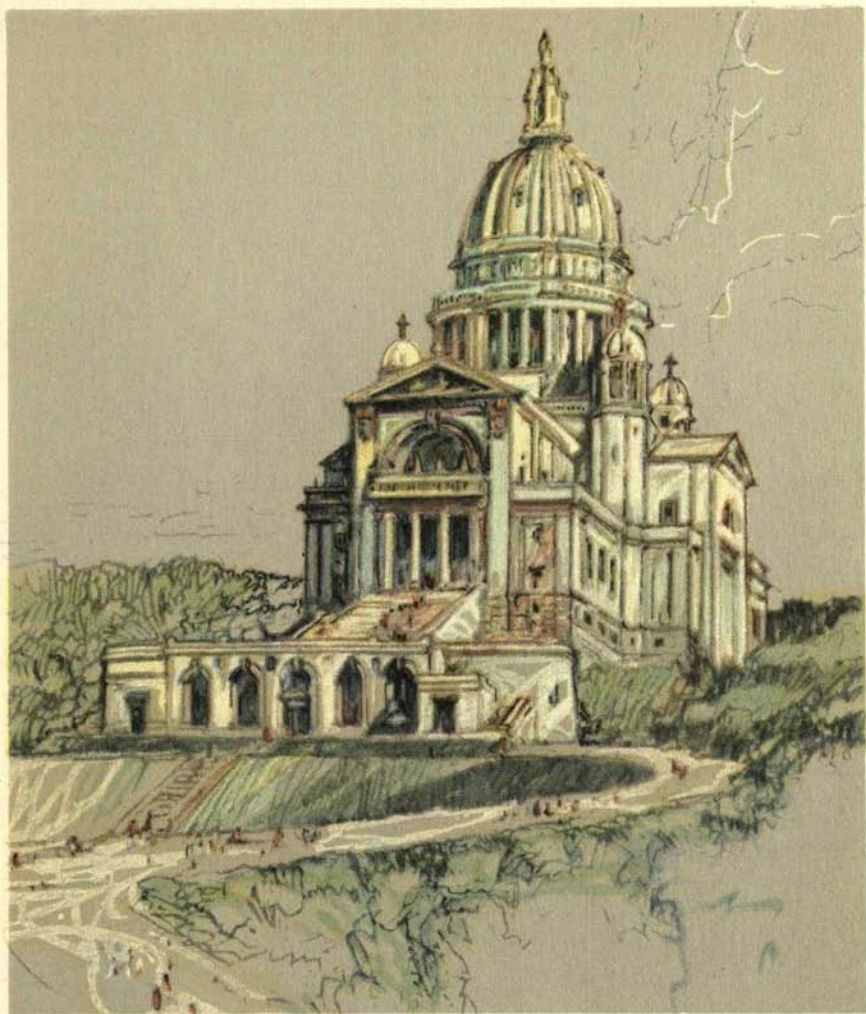
Saint-Denis est célèbre par la victoire que les Patriotes y remportèrent sur les troupes régulières en octobre 1837, mais leur succès fut de courte durée car ils furent écrasés au village voisin de Saint-Charles deux semaines plus tard, et cette défaite, ajoutée à celle de Saint-Eustache, mit fin à l'insurrection. Nous sommes ici en plein centre de l'effervescence populaire de cette époque, car c'est à Saint-Charles qu'eut lieu l'assemblée dite "des Six Comtés" où Papineau, Nelson et leurs partisans décidèrent de lever l'étendard de la révolte pour conquérir par la force les libertés politiques réclamées sans succès dans l'enceinte parlementaire.

PASTEL CHAMPÊTRE

La montagne de Belœil dresse bientôt sa masse imposante. C'est un roc isolé de 1800 pieds de hauteur dont l'origine doit être volcanique, car le joli lac perché sur son sommet a toutes les apparences d'un cratère éteint. S'il a vomi des flammes aux temps préhistoriques, sa physionomie a grandement changé, car il est difficile d'imaginer un paysage plus calme, une nature plus riche et plus riante. Du sommet du "pain de sucre" où nous avons grimpé, les vergers se déroulent à perte de vue aux flancs de la montagne; ils sont couverts de ces fruits exquis à la chair juteuse striée de veines sanguinolentes qu'on désigne à bon droit sous le nom de "pommes fameuses." À nos pieds, Saint-Hilaire et Belœil se chauffent languissamment au soleil, parés du ruban d'azur de la rivière Richelieu, tandis qu'au loin les campagnes disposent en carrés d'échiquier leurs champs alternativement dorés et verdoyants, coupés ça et là de la blancheur des maisons et de la fraîcheur des bosquets.

Descendus des hauteurs, nous reprenons la route de la rivière pour arriver bientôt à Saint-Mathias où l'on a conservé dans toute sa simplicité (sauf la façade qu'on a maladroitement enduite d'une couche de ciment), une délicieuse petite église de l'école quevillonniste, dont les murs se prolongent en maçonnerie pour former l'enceinte consacrée du cimetière. Hâtons-nous de visiter ce sanctuaire pendant qu'il est encore debout, car c'est à peine s'il reste au pays une vingtaine d'églises qui datent de plus d'un siècle et qui soient intéressantes. Sous prétexte de réfection ou de nécessité d'agrandissement, on détruit stupidement une petite merveille pour la remplacer par une immense boîte de plâtre et de fer-blanc, tandis qu'il serait si facile de construire à côté si l'on a vraiment le goût ou le besoin d'un caravansérail. Un crime de cette nature a été commis à Louiseville il y a quelques années, mais le châtement ne s'est pas fait attendre: l'incendie a bientôt détruit les murailles orgueilleuses de l'église nouvelle, ne laissant qu'un oeil évidé de cyclope à son fronton pour pleurer la démolition du merveilleux temple d'autrefois et de ses artistiques sculptures sur bois.

La rivière s'élargit ici en estuaire de deux milles de diamètre; c'est le "bassin de Chambly" à la tête duquel se trouve le vieux fort construit par le capitaine Jacques de Chambly en 1665 et restauré par les soins du gouver-



Charles J. Lempereur

L'Oratoire Saint-Joseph

“Et plus loin l'Oratoire Saint-Joseph, en cours de construction, dominera bientôt toutes ces institutions de la majesté de sa coupole où les pèlerins de partout viennent solliciter les faveurs du grand thaumaturge.”

nement fédéral. Pour y arriver, nous passons au village de Richelieu, traversons le pont qui domine le barrage de l'usine d'énergie électrique, serpentons à travers les rues de Chambly-Canton, et nous voici bientôt en face de cette forteresse d'autrefois que nos obus modernes culbuteraient aujourd'hui en cinq minutes. Le bâtiment forme un quadrilatère de maçonnerie flanqué de tours carrées à chaque coin et percé de meurtrières pour la défense de la place. Les pierres de la porte, disposées en crossettes, sont couvertes d'inscriptions qui rappellent les noms glorieux de nos régiments et les victoires qui les ont illustrés.

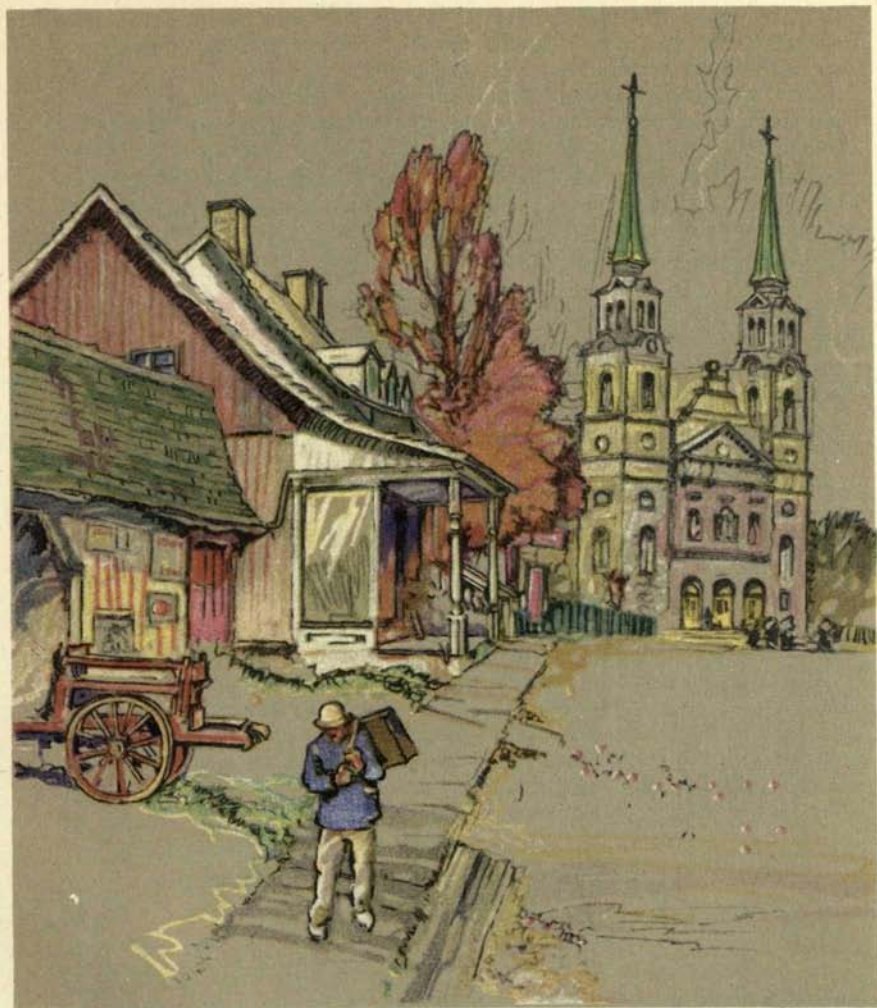
UNE FORTERESSE D'ANTAN

Franchissons cette enceinte; le gardien est affable et il nous donnera nombre de renseignements intéressants sur la disposition du fort et sur les événements qui s'y sont déroulés. Ici logeait le corps de garde; là se trouvait le logis du commandant; plus loin la chapelle; au centre le puits d'alimentation, et, dans cette tour en partie démolie, la prison de détention. Construit d'abord en pieux appointis, sous le nom de Fort Saint-Louis, il fut refait en pierre en 1711 et prit le nom de Pontchartrain en l'honneur du ministre de cette époque; mais la reconnaissance populaire a toujours été plus forte que les désignations officielles, et le nom de "Fort de Chambly" lui est resté. Placé à cet endroit dans le but d'arrêter au passage les incursions des Peaux-Rouges qui descendaient par le lac Champlain et la rivière Richelieu pour fondre à l'improviste sur la colonie de Montréal, il tenait la clef de cette voie de communication avec les Cinq Cantons. Tombé temporairement au pouvoir des envahisseurs américains sous Montgomery en 1775, il fut évacué l'année suivante et n'a pas cessé d'arborer le drapeau britannique depuis lors. Transformé de nos jours en musée d'histoire, ses vieux murs nous rappellent une époque héroïque et féconde en exploits glorieux.

Suivant le contour du bassin, nous traversons le canal qui relie Chambly à la ville de Saint-Jean, et bientôt apparaît une villa enfouie dans les fleurs, qui rappelle le souvenir de la cantatrice Albani, née en cet endroit sous le nom de Emma Lajeunesse; nul Canadien de la génération actuelle n'a oublié l'émotion qui s'empara de l'auditoire lorsqu'à sa visite d'adieu à Montréal, elle entonna de sa voix chaude et si expressive la mélodie de Hérold: "Souvenirs du jeune âge." Plus loin, un monument modeste mais bien campé attire notre attention; c'est celui du colonel de Salaberry qui, à la tête de 300 voltigeurs canadiens, repoussait l'armée américaine de 7,000 hommes commandée par Hampton, à Châteauguay en 1813.

La route bien asphaltée que nous suivons maintenant se dirige vers Montréal; elle est vieille de deux siècles et relie Chambly à Longueuil en passant par Saint-Hubert où le mât d'ancrage d'un champ d'aviation recevra bientôt la visite des ballons dirigeables. C'est ici que fut inauguré en octobre 1928, le premier service postal aérien entre Montréal et New York. De nombreuses maisons d'habitation sont construites en cailloux des champs; les familles qui les occupent s'en sont transmis le patrimoine de père en fils pendant cinq ou six générations.

Nous voici enfin à Longueuil, ville de 5,000 âmes sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent, en face de Montréal. Cet établissement fut érigé en baronnie par Louis XIV en 1668, afin de récompenser Charles LeMoyne des



Charles Lempereur

L'Église de Sainte-Geneviève

“Nous remontons en voiture pour nous diriger vers le village de Sainte-Geneviève dont les clochers jumeaux nous apparaissent bientôt dans une éclaircie”

services rendus à la colonie naissante de Ville-Marie, et le titre en est aujourd'hui détenu par la famille Grant, en Angleterre, dont l'ancêtre a épousé la dernière descendante des barons de Longueuil. Pierre LeMoynes d'Iberville, célèbre par ses exploits à la Baie d'Hudson; Jean-Baptiste LeMoynes de Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans; Jacques LeMoynes de Sainte-Hélène qui combattit avec Frontenac au siège de Québec par Phipps en 1690; Louis LeMoynes de Châteauguay; Joseph LeMoynes de Serigny; Paul LeMoynes de Maricourt et six autres frères étaient fils de Charles LeMoynes, et les exploits de cette famille au service de la patrie lui ont valu le surnom de "Machabées de la Nouvelle-France."

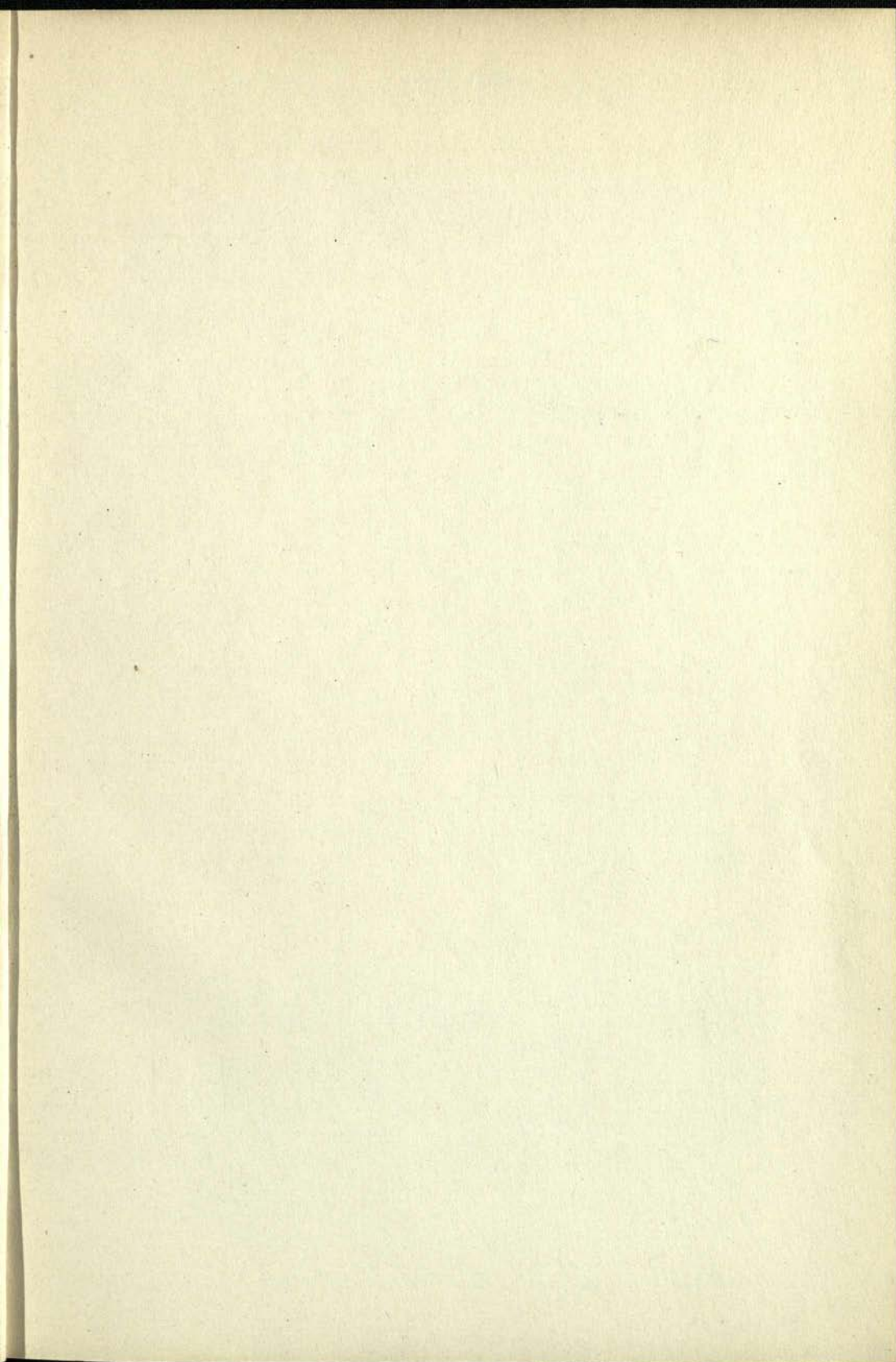
HOME, SWEET HOME

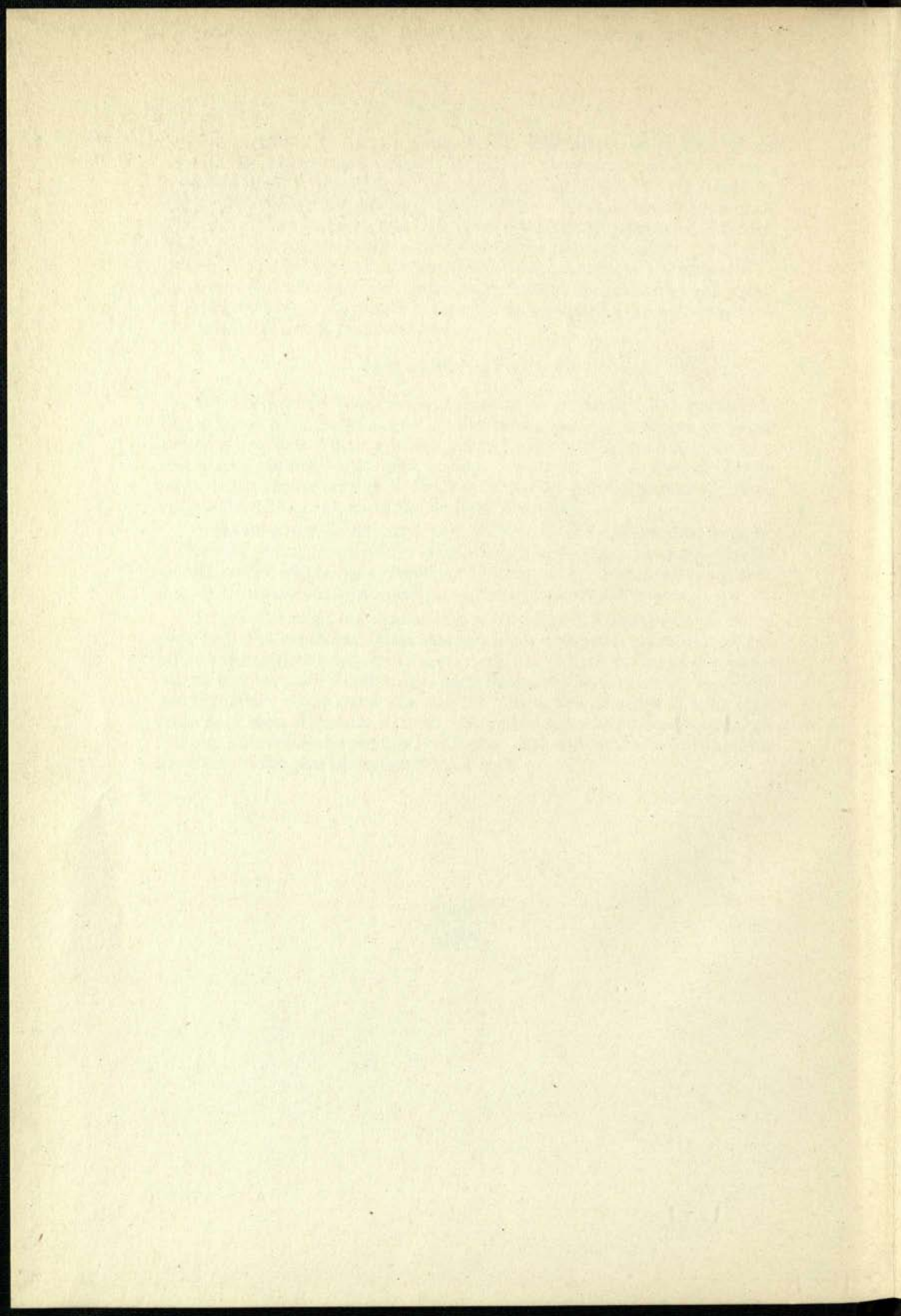
Les lumières de Montréal commencent à s'allumer; déjà la croix du Mont-Royal brille au-dessus de la ville, tandis que les résidences de Westmount constellent d'innombrables points lumineux le flanc de la montagne. Les lampes électriques du port courent à perte de vue le long de la rive comme un immense serpent de feu, tandis que les bateaux traversiers sillonnent le fleuve de leurs multiples fenêtres illuminées.

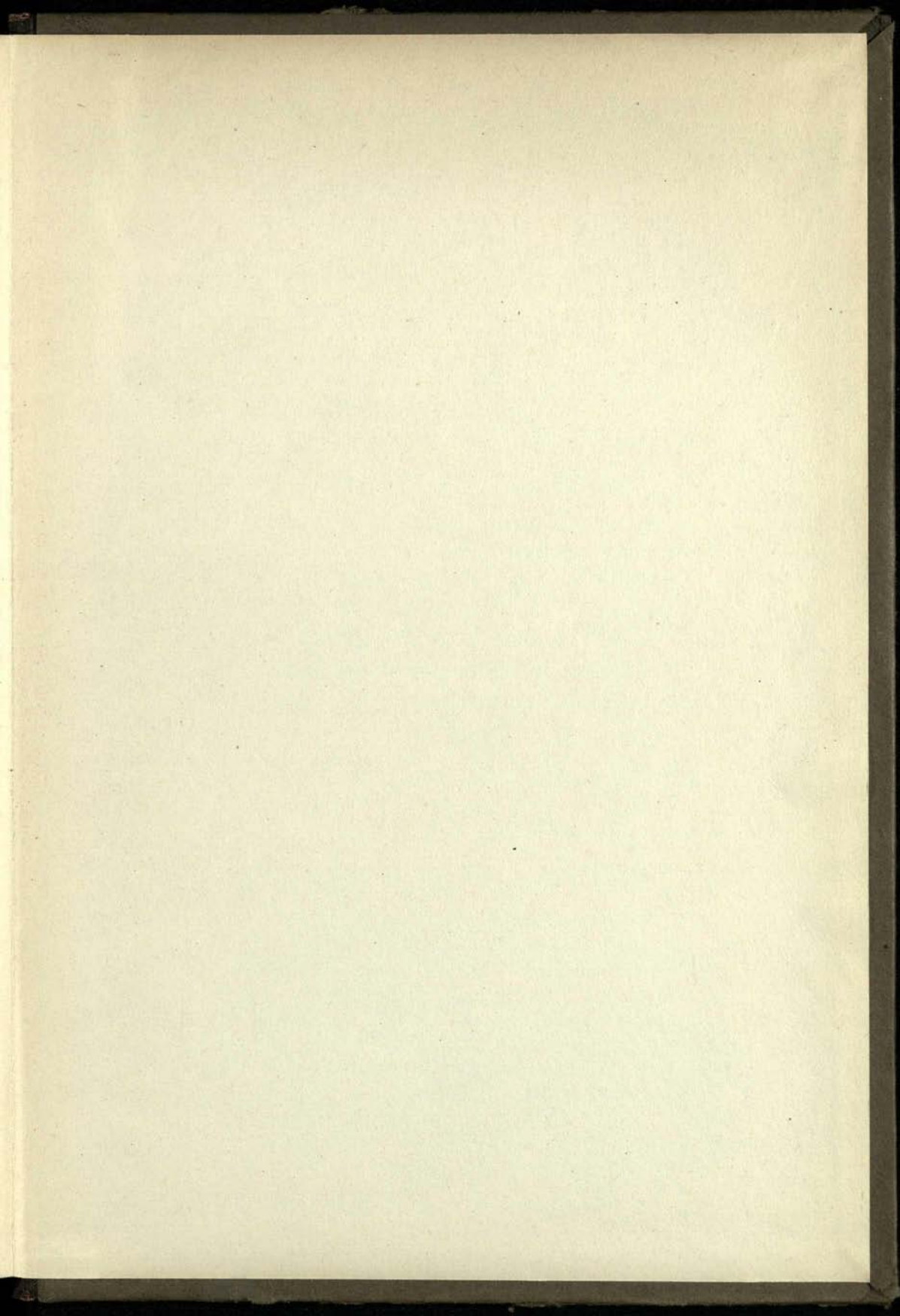
Nous rentrons en ville par le pont Victoria dont la construction remonte à 1860 et qui était considéré, à cette époque, comme une des merveilles du monde, mais il sera bientôt éclipsé par la construction du pont de Longueuil, long de trois milles et sous lequel passeront les bateaux océaniques.

Le nombre infini des automobiles nous oblige à redoubler de prudence pour éviter les accidents. Nous passons par le dédale des quartiers ouvriers où les enfants jouent dans la rue sans paraître se soucier du danger des voitures; les timbres des tramways, les sifflets des agents de circulation, les sirènes des chauffeurs résonnent à nos oreilles comme des musiques hospitalières après deux jours d'absence, et nous réintégrons enfin notre chambre d'hôtel, fourbus, mais délicieusement impressionnés par cette excursion panoramique à travers un des plus beaux coins du Canada.









B N Q



C 000 200 403